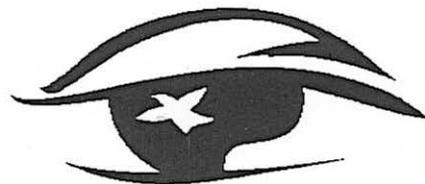


# LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



*Mission*  
DE FRANCE

## LES JEUNES FACE À L'AVENIR

*janvier - février 2000*

35 F

200

---

*Paroles de jeunes*

---

*L'engagement public  
des jeunes générations*

---

*Entrer  
dans la vie adulte*

---

200 - 2000

# SOMMAIRE

<b>ÉDITORIAL</b>	
Le comité de rédaction .....	1
<b>Paroles de jeunes</b>	
Présentées par Alexis ADAM .....	3
<b>Engagement des jeunes générations</b>	
Philippe LYET .....	29
<b>Travail sur l'aumônerie</b>	
Pierrick LEMAÎTRE .....	37
<b>Entrer dans la vie adulte</b>	
Arnaud FAVART .....	41
<b>Parcours de Croyants</b>	
Hugues ERNOULT .....	52
<b>SOURCES</b>	
<i>L'incompréhensibilité de Dieu</i> .....	62
<b>UN LIVRE - UN AUTEUR</b>	
<i>La refondation du monde</i> de Jean-Claude GUILLEBAUD .....	69
<b>EN LIBRAIRIE</b>	
<i>L'Apocalypse plus loin que la terre</i> de Paul COLLET .....	72
<b>UN ALBUM À OFFRIR</b>	
<i>Jonas le prophète</i> de Louis FONTUGNE .....	73

---

## MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

---

Un sondage récent l'a confirmé, si la famille fait partie des valeurs plébiscitées par les jeunes, la religion est quasiment au dernier rang de leurs préoccupations<sup>1</sup>. N'y a-t-il pas là un "mur", analogue à celui que le cardinal Suhard proposait d'abattre ?

Pendant longtemps, la Mission de France n'a pas éprouvé le besoin de développer un effort spécifique en direction des jeunes. Les jeunes prêtres qui la constituaient s'investissaient naturellement dans cette partie de la population. Plus tard, grâce à la création du Service-Jeunes, la connivence avec la génération de 68 a porté ses fruits. Une série d'initiatives mémorables a permis de susciter un réseau de jeunes en contact avec la Mission de France. Bon nombre d'entre eux, aujourd'hui adultes, sont les piliers de la communauté missionnaire qui est en cours de constitution.

Mais les enfants de ces enfants de 68 ne ressemblent pas à leurs parents ! Le paysage dans lequel ils évoluent a radicalement changé et les défis que rencontrent ceux d'entre eux qui tentent d'être croyants ne croisent plus ceux d'antan. Cette "rupture de transmission" n'est pas nouvelle. Depuis des siècles, chaque génération doit s'appropriier l'héritage et le déployer à sa façon. L'accélération du rythme des changements et le contexte global d'incertitude rendent aujourd'hui cette opération particulièrement complexe. Cela marque d'autant plus les groupes ou les familles qui, comme la Mission de France, ont adhéré passionnément à leur siècle.

Ce numéro s'ouvre par une brassée de témoignages écrits par quelques jeunes... Ce n'était pas évident pour eux d'accepter d'être publiés dans une revue comme la nôtre. Un conseil : ne cherchons pas trop vite à analyser ce qu'ils nous livrent d'eux-mêmes, laissons le retentir comme l'expression de leur recherche intime. Laissons leur surtout le droit à l'hésitation et à l'expérimentation, sans projeter immédiatement sur eux nos ambitions déçues ou nos rêves inaccomplis. Le plus frappant n'est pas leur méfiance vis-à-vis des slogans qui ont fait vibrer leurs parents, c'est leur volonté de construire leur vie. Dans un horizon réduit au court terme et en l'absence de modèles émulateurs, c'est une opération qui demande une somme d'énergie sans doute plus

---

1. Voir le sondage réalisé par la Sofres pour la Fédération Syndicale Universitaire, *Le Monde* 21-22 novembre 1999, p. 8.

considérable que jadis. Il n'est pas moins frappant de constater dans certains de ces témoignages la coexistence entre une relative bienveillance vis-à-vis des croyants, une méfiance instinctive vis-à-vis de l'institution et des questions radicales quant à la foi en Dieu.

Dans l'étude qu'il a bien voulu confier à la LAC, Philippe LYET, sociologue, donne quelques clés précieuses pour décrypter ces témoignages, particulièrement à propos de l'engagement. Conçu par les générations précédentes comme le moyen de changer le monde, il devient de plus en plus "*une stratégie pour exister dans un espace moins concurrentiel et plus fraternel*".

Nous donnons ensuite la parole à plusieurs d'entre nous qui sont directement impliqués dans la relation avec les jeunes. Pierrick LEMAÎTRE nous livre son expérience d'aumônier d'étudiants. Arnaud FAVART, aumônier national de la branche compagnons des Scouts de France, montre que la "jeunesse", ce temps intermédiaire entre l'adolescence et l'âge adulte, désigne un franchissement qui suppose confiance et liberté. Enfin, Hugues ERNOULT relit avec nous l'itinéraire des Parcours de croyants proposés par la Mission de France.

Au fil des pages, le monde des jeunes apparaît bien comme une terre de mission pour les prochaines années, comme un défi qui doit infléchir nos priorités et nos pratiques. Que la *Lettre aux Communautés* entre dans l'an 2000 avec son numéro 200 est une jolie coïncidence ! À tous nos lecteurs nous souhaitons une bonne et heureuse dernière année du millénaire ! Et si nous faisons ensemble le pari de constituer une nouvelle génération de lecteurs de la LAC ? Le comité de rédaction travaille en ce sens, à vous de réussir ce pari en diffusant largement l'offre de promotion proposée en fin de numéro. D'avance, merci !

Le comité de rédaction.

## **Prochains dossiers :**

- **Le temps... perdu ?**
- **Foi et souffrance**

# Paroles de jeunes

**L**e comité de rédaction de la LAC m'a demandé de constituer un "bouquet de témoignages" autour de la question de l'avenir chez les jeunes. Entreprise périlleuse tant il est vrai que chaque individu, quel que soit son âge, a sa propre histoire dont dépend implicitement la vision du monde qui l'environne et la place qu'il est amené à y prendre. C'est avec ce parti pris de subjectivité que ces témoignages ont été préparés : se projeter dans l'avenir c'est aussi, et peut-être surtout, se retourner sur son passé, prendre la mesure de son héritage et des événements subis afin de poser les choix qui permettent de se construire.

On l'aura compris, ce "bouquet" n'a pas un souci d'exhaustivité et ne constitue en aucun cas un panel représentatif de ce que serait la jeunesse aujourd'hui, même si les sept jeunes qui ont bien voulu accepter de livrer beaucoup d'eux-mêmes, ont des origines et des cheminements très divers. Chaque jeune a sa singularité et, d'ailleurs, la plupart d'entre eux, s'ils ont conscience d'être modelés par leur époque, n'ont pas le sentiment d'appartenir à une génération. C'est peut-être en ce sens qu'ils sont représentatifs de leur classe d'âge, "individualiste et généreuse", comme le dit l'un d'entre eux.

**Alexis ADAM**

responsable du Service-Jeunes de la MDF

# Rebelle de l'esprit

Gaétan, 20 ans

La France à l'aube de l'an 2000, pour moi, c'est 13 % de chômeurs, 600 000 SDF, 26 000 actes de violences urbaines recensés, dont près d'un quart causé par des mineurs, des millions de personnes qui croient au progrès de la communication, restant des heures accrochées à leur téléphone portable, mais incapables de faire un sourire dans le métro. Le tout sous la responsabilité d'un gouvernement corrompu, avide de pouvoir, qui passe son temps à descendre en flammes l'opposition pour redorer son blason et être réélu, sans se soucier du futur de son peuple. La France est bien à l'image du monde qui l'entoure où les guerres succèdent aux guerres : Kosovo, Tchétchénie,

où des peuples s'écroulent sous le poids de la pauvreté, de la famine et de la maladie, où escrocs, criminels et politiques se partagent le contrôle d'un monde avec lequel ils semblent jouer.

Et moi, comme de nombreuses autres personnes, je voudrais changer tout ça, rendre l'enfer de Babylone plus viable. Idéaliste ? Marley disait : *"I'm a soul rebel"*. Rebelle de l'esprit, qui ne signifie pas se marginaliser négativement, mais sortir du moule, de cette société de consommation qui n'attache de l'importance qu'à la mode et à l'argent, pour enfin vivre avec les autres et non plus à côté des autres. C'est ce chemin que j'ai choisi de suivre.

Issu d'un milieu bourgeois, mes parents m'ont éduqué dans un cocon bien chaud et bien fermé sur l'extérieur. J'étais un petit roi dans un petit paradis, je savais à peine ce que voulait dire le mot souffrir. Heureusement vint le jour où, comme chaque jeune, je n'étais plus si bien dans ma famille. Avec mes deux meilleurs amis, ne sachant où passer nos temps libres, nous traînions dans la rue. C'est alors que j'ai découvert que le monde n'était pas si rose, même à ma porte. Tout d'abord

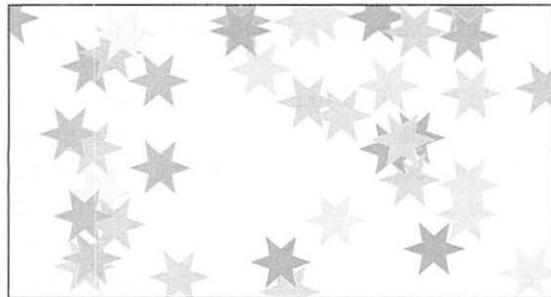
j'ai été victime de nombreuses fois du racket, par des jeunes qui m'ont rappelé par la haine et la violence que j'étais quelqu'un de privilégié. Puis par la rencontre de Ludo, héroïnomane, et de Pascal et Patrick, deux SDF avec qui j'ai sympathisé. Tous trois souffraient de leur marginalisation, et moi je ne pouvais rien faire. Juste les écouter, juste leur parler, juste leur sourire. Ludo est mort d'une overdose, Patrick d'un cancer, Pascal a disparu. De nature sensible, j'ai été très touché par la disparition de ces personnes qui étaient devenues des amis. Dégoûté, je voulais fuir Babylone au plus vite, faire mes études et m'installer dans un petit village de province.

## Faire valoir ses droits

C'est à la même époque que j'ai découvert, grâce à des amis et à mon cousin Alban, le Reggae et la culture rasta. *"Don't take that music just for a dancing pleasure"* chantent les Méditations. Le Reggae, c'est plus qu'une simple musique pour danser, c'est la musique de Dieu, sans frontières, par laquelle sont exprimées les souffrances de tous

les opprimés du monde entier. C'est aussi un appel à se lever et à combattre pour faire valoir ses droits d'être humains (*"stand up for your rights"*, Robert Nesta Marley). C'est cet appel que j'ai entendu et qui m'a fait changer d'avis et m'a ouvert les voies d'un nouvel avenir.

Arrivé en Terminale à 19 ans, je vais m'orienter, après le BAC, vers des études d'éducateur spécialisé. C'est ce métier que j'ai choisi pour faire passer le message du Christ, pour aider toutes les personnes qui devraient avoir droit au travail, à un toit ou à la sécurité, et qui ne l'ont pas, et pour pouvoir enfin parler de la France et du monde d'une façon plus positive. ■



# On est fait pour créer, mais quoi ?

*Sylviane, 24 ans*

**P**our parler d'avenir, sans doute faut-il d'abord me situer par rapport à la vie. Je suis originaire des Vosges, je suis éducatrice spécialisée en région parisienne depuis un peu plus d'un an.

Je crois que ma vie est une succession de moments ouverts sur les autres et de replis protecteurs sur moi-même. Je suis réceptive à l'élan du monde et à sa course et par ailleurs, en marge, je refais mes forces. Ce mouvement qui s'imprime au niveau de

mon activité se retrouve aussi au niveau de ma foi – c'est indissociable – je vais du monde à l'autel et de l'autel au monde, à la source, je pose mon sac et refais mes forces.

Ces mouvements qui marquent mon itinéraire, il m'est difficile de savoir dans quelle mesure ils m'ont été enseignés. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai reçu suffisamment.

## Héritière

En conséquence, j'aime à me situer par rapport à la vie en héritière, arrière-grands-parents, grands-parents et parents comptent beaucoup dans mon enracinement. Élevée en sujet libre, encore faut-il que j'exerce ma liberté, à charge pour moi de continuer l'histoire, de me positionner à mon tour dans la marche du monde comme dans ma tribu et dans la vie. Être croyante participe de cette liberté qu'il m'est donné d'exercer. Là encore, je me situe en héritière. Ce qui me pousse en avant et ce qui constitue sans doute le cœur de ma foi,

c'est la certitude que Dieu nous devance, qu'Il nous précède.

Je crois que chaque époque a ses défis à relever, chaque génération doit explorer les perspectives ouvertes avant elle, développer ses intuitions et reprendre les chantiers abandonnés. Tout bouge tout le temps, la société et ses crises de sens questionnent et exigent de nous que nous posions des actes individuels et collectifs pour aujourd'hui et pour demain. Cela peut bien sûr générer de la fragilité, des réactions de haine, de peur, d'individualisme, de déprime, mais cela peut aussi créer de l'enthousiasme, des espaces de mobilisation, des réflexions nouvelles et des marges de manœuvre à saisir pour faire avancer les choses.

En fait, l'avenir n'est pas tellement une question en tant que telle. J'avance dans la confiance, prête à saisir au vol ce dont j'ai besoin pour me construire. Je progresse de recherche personnelle en recherche personnelle, d'éveil en éveil. Au gré des événements et de ce qui nous provoque, une ou deux questions émergent, plus ou

moins bien accueillies mais qui s'imposent et qu'il faut se coltiner. Ça me suffit, je suis la piste.

### Créer, mais quoi ?

La question majeure, depuis toujours présente, me semble-t-il, est : On est fait pour créer ; mais quoi ? En échec scolaire, j'ai reçu avec bonheur une autre proposition pour grandir : les Guides de France, mouvement du scoutisme français. Depuis, ma créativité est reconnue hors du contexte familial, sans être sanctionnée par une notation. Je peux donner libre cours à d'autres expériences, m'engager dans ce qui me questionne et m'intéresse. Je découvre la force de l'équipe, je grandis.

C'est cette même question qui va me faire prendre mon élan au niveau scolaire, au lycée, puis à la fac : Arts plastiques, histoire de l'art, littérature et philosophie et puis la question d'un projet professionnel à bâtir... Parallèlement, je me forme pour prendre mes premières responsabilités d'adulte dans l'animation et l'éducation chez les Guides, à la

paroisse et ailleurs. Recherche passionnée. Je grandis et je redonne un peu de tout ce que j'ai pu recevoir.

Voilà une autre question majeure : celle de l'engagement ; impossible de garder ce qui m'a été donné juste pour moi. Doucement s'échafaude mon projet professionnel : créer pour et avec d'autres des espaces où ils soient reconnus pour qu'ils puissent grandir, choisir de vivre et d'inventer leur vie pour construire leur bonheur.

### Apprendre

Ça, c'est l'histoire de mon ouverture au monde et à la citoyenneté au cœur de mon adolescence. Il me faudra encore apprendre à aimer l'autre jusqu'en sa différence, composer avec les institutions scolaires, associatives ou religieuses telles qu'elles sont ; composer avec mes colères, mes révoltes et mes insatisfactions. Apprendre aussi à me sentir appartenir à la société, y consentir pleinement, à m'y inscrire profondément pour pouvoir prendre la parole et agir différemment, en jeune adulte, un peu mieux, res-

ponsable. Enfin, et c'est sans doute le plus important et le plus difficile, apprendre la pauvreté et l'humilité. Du camp des jeunes à Lourdes, confusément, les questions fondent ma vie ; revisitées par l'expérience du service et la diversité des rencontres et des témoignages, elles raisonnent différemment. Apprentissage qui n'en finit pas de commencer, tout y passe, doucement, j'essaie de me dégager de ma toute puissance et de mes prétentions. Plusieurs choses m'y engagent sans mesure : une déception amoureuse, première expérience d'exil avec le mal confort et ses cartons de survie, mes stages d'école d'éducateur, situations d'apprentissage où j'expérimente toute la force mais aussi toutes les limites de l'intervention éducative. L'autre est libre, infiniment, et notre désir d'aimer et d'aider n'est pas tout puissant.

Prises de recul salvatrices. Repli protecteur sur soi. Le monde et ses interpellations me dépassent. J'enrage. Je grandis avec ça.

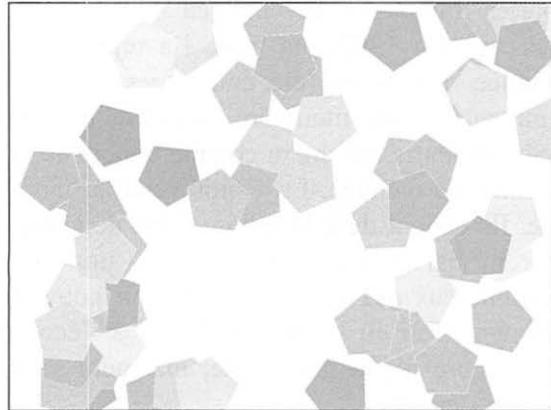
Il me faut concilier d'une part, compétence et souci du travail bien fait, et d'autre part, service et souci de l'autre. C'est avec

ça que je me lance dans la vie professionnelle. J'avance dans cette vie là, dans ma vie de chrétienne et dans la vie tout court, d'un même pas, tout est étroitement imbriqué et c'est sans doute dans cet ensemble là que j'envisage de me réaliser et de m'épanouir.

### Espérance, pardon, fraternité

Les questions qui me traversent aujourd'hui et qui m'engagent vers demain sont celles de l'espérance et du pardon et celle de la fraternité. Le monde s'est penché sur la liberté, l'égalité un peu, le travail reste immense, peut-être parce qu'il fallait commencer par la fraternité ou au moins ne pas la perdre de vue comme objectif. Aujourd'hui les choses se décentralisent, c'est dans les associations, les communes, les quartiers, dans nos cercles que le monde se renouvelle. Je suis appelée, comme tout un chacun, à participer, de ma place, à la vie du monde et j'aimerais aussi témoigner de ma foi, d'une certaine manière d'être femme et de vivre la fraternité.

Objectifs à vivre au jour le jour et à envisager sur le long terme. L'important, en somme, est de se laisser traverser par la vie du monde, de se laisser toucher par la rencontre de l'autre, pour pouvoir ensuite en dire quelque chose et que cette parole soit constructive. L'important en somme, est d'accueillir et de redonner, comme la terre accueille le soleil de la journée pour le redonner le soir venu quand la fraîcheur se fait sentir. L'important en somme, est d'avancer vers le bonheur, personnellement, mais pas tout seul. ■



## Ici et là-bas...

*Jean-Mamadou, 22 ans*

Les choses sont bien différentes pour moi qu'elles ne l'ont été pour mes parents parce qu'eux, quand ils sont arrivés, ils étaient quoi ? C'est mon père qui est d'abord arrivé en France, en 68, et il est parti en foyer ; c'était dur parce qu'il ne savait pas trop parler français. Il revenait en Afrique tous les ans. En 1972, ma mère l'a rejointe en France. Là ils ont été concierges dans un immeuble. Puis, mon père a travaillé pour la ville de Paris, ma mère comme concierge et femme de ménage. Et je suis venu au monde. Ils étaient déjà installés. C'est donc différent parce que moi j'ai tout, non pas comme eux qui ont dû galérer pour pouvoir manger. J'ai eu la chance d'aller à l'école. Mon père n'y a jamais été, ma mère s'est arrêtée en 4<sup>e</sup>.

Tous les ans, nous retournions en Afrique. En 1989, j'y suis resté avec ma mère. Nous ne sommes revenus qu'en 1993, c'était en juillet, il pleuvait... Depuis, je n'y suis pas retourné. Nous sommes restés en contact avec le pays. Et avec Internet, ça devient encore plus facile.

Vivre en France a permis à mes parents d'avoir plus d'argent. Quand j'étais là-bas, j'étais un privilégié : j'habitais une grande maison, puis un appartement, et ce n'est pas tout le monde qui a ça. Mon père a fait bâtir des maisons qu'il loue... Même si je n'ai pas d'argent ici, si je pars là-bas, j'aurai quelque chose.

Ici, on n'a plus de tradition. Là-bas, les jeunes restent avec les personnes âgées, leur parlent, écoutent leurs histoires. Ici, ce n'est pas trop le cas. Ici, on t'envoie direct en maison de retraite. Là-bas, tu restes dans la famille. Quand les vieux te demandent quelque chose, tu ne te poses pas la question de savoir si tu vas le faire. Si tu ne le fais pas, on va te demander des comptes. Ici, il y a trop de stress. Là-bas, ils prennent leur temps. Ici, la vie est trop speed. La génération des 15-

16 ans : ils sont fous ! Cette génération qui arrive n'est pas la même que la nôtre : elle est plus violente. Pour les uns, c'est dû à un manque d'argent, pour d'autres, à trop d'argent. Dans la rue, tu vois des gens de classe aisée qui touchent au shit... En Afrique, il n'y en pas beaucoup. Tout le monde est sur le même pied d'égalité. Dans la rue, tu ne verras jamais un jeune agresser une vieille, il a trop de respect.

## Rendre les gens heureux

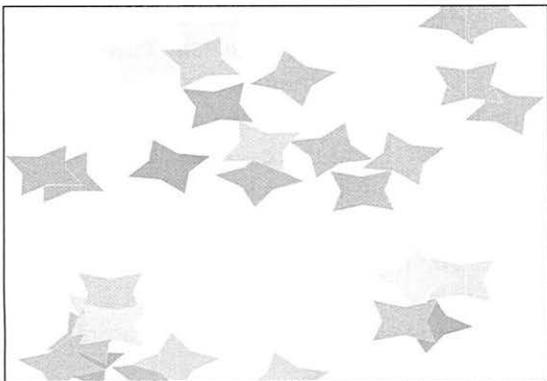
Est-ce que ça peut changer ? On ne fait pas ce qu'on veut. Si ça change, ça change, sinon... les gars qui sont partis à Seattle en disant qu'ils allaient changer les choses, qu'est-ce qu'ils ont changé ? Rien du tout ! Si je veux faire quelque chose, je vais le faire tout seul. Ce qui me préoccupe, ce n'est pas la politique : je n'ai pas le temps. C'est moi et les gens qui m'entourent, même si je ne les connais pas. L'autre jour, j'ai parlé à un clochard dans le métro, cinq minutes. C'est ça ce qui compte. Je n'aime pas les gens tristes. Je veux que ça bouge, qu'on s'amuse. Quand

je rencontre les gens, je veux faire en sorte qu'ils soient contents. Je n'apprécie pas les conflits et j'aime les régler par la bonne humeur.

Ce qui me paraît le plus important, c'est d'avoir un bon boulot. Avec des potes, on veut ouvrir une boîte de nuit. Mais il faut de l'argent. Alors, en attendant, je veux un boulot, et puis ça s'enchaînera... Si je n'ai pas de femme, je n'irai pas en chercher, ce n'est pas un but en soi. C'est pour ça que, pour le moment, je me concentre sur les études afin de réussir à être prof de sport. Si je ne faisais pas de sport, ça n'irait pas. Il n'y a que là où je peux me dépenser.

Et puis, j'aime bien transmettre ce que je sais. Déjà, comme animateur en camps, et à l'aumônerie. Je fréquente une aumônerie, dans le Marais, depuis cinq ans. Ce qui m'a attiré, c'est l'ambiance. Tout le monde est sympa avec tout le monde. Avant, j'allais à la messe tous les dimanches, mais plus par habitude. Depuis que j'étais rentré d'Afrique, Dieu, je n'en avais pas parlé. Mais à l'aumônerie, j'ai été animateur. Ce qui m'a attiré, c'est vraiment l'ambiance.

Ce qui me motive, c'est la famille. Mon père va prendre sa retraite, repartir en Afrique. Il va rester ma mère, ma sœur et moi. Il faut que j'aide ma mère. Dans la vie, il faut se démerder. Par rapport à l'Afrique, il vaut mieux vivre ici : il y a plus de choses à faire, plus de boulot. Là-bas, pour un jeune, il y a le foot, le basket, le cinéma, mais pour les plus âgés... Là-bas, toute le monde habite dans des cours. Si tu n'as pas de boulot, tu restes dans la cour, tu t'assois sur une chaise, tu dors. Si tu fais rien, t'as rien. Si j'étais en Afrique, j'aurais fait avec. Mais on ne peut pas comparer. ■



# Construire un peu de bonheur

*Alice, 20 ans*

**I**l y a quelques jours, j'ai fêté mes vingt ans. Qu'avons-nous donc reçu comme bagage face à cet avenir dont on aimerait bien dire qu'il nous tend les bras ?

D'abord, une histoire. Ça paraît peut-être bête à dire, mais le monde, nous le voyons d'abord tel qu'on nous l'apprend. Au collège, au lycée, nous avons appris l'histoire de notre siècle, puisque génération fin de siècle il y a. Siècle sanglant. Siècle cynique. Siècle plein d'ombre. Des ombres, il y en a eu d'autres dans l'histoire des hommes, certes,

mais il semble qu'aujourd'hui elles soient étalées aux yeux de tous, évidentes, inéluctables. Pas moyen de se voiler la face. Les misères, les massacres, les tortures, les injustices sont connus, dénombrés, chiffrés, officialisés. Idem pour les dégradations que nous infligeons à notre pauvre planète. Et, surtout, nous avons la désespérante impression que rien n'a changé, et donc que rien ne changera. Qui peut aujourd'hui encore se permettre de dire : "Plus jamais ça", à propos de quelque fait que ce soit ? Puisqu'on sait que, autant de fois ces trois mots ont été prononcés, autant de fois l'horreur a été répétée; autant de fois on a voulu respecter un devoir de mémoire, autant de fois cette mémoire n'a servi qu'à mettre en évidence la grande similitude de témoignages des grands-parents et de leurs petits-enfants. Alors pourquoi cela changerait-il dans les années à venir ? Comment espérer un mieux, quand on a tant de fois cru toucher du doigt le pire, seulement pour s'apercevoir que l'homme est toujours capable d'inventer pire encore ?

Je crois surtout qu'il est difficile, aujourd'hui, d'espérer un changement, un

"monde meilleur", parce que nous n'avons pas eu confiance en quoi que ce soit pour nous apporter celui-ci. Une évolution "naturelle" de l'histoire qui progresserait vers le haut ? Je viens de dire ce qu'il en est. La science ? Elle a prouvé qu'elle était capable du pire comme du meilleur, selon les intentions de ceux qui l'utilisaient. Les théories pratiques ? On a vu ce que pouvaient donner les meilleures intentions du monde lorsqu'elles se transformaient en idéologie. Non, décidément, les utopies, les "lendemains qui chantent" ne semblent aujourd'hui plus de mise.

### La goutte d'eau

Que nous reste-t-il donc à faire ? À tirer notre épingle du jeu le plus habilement possible ? À tenter de tirer le meilleur parti possible du "système" ? (ah... c'est quand même rudement pratique de pouvoir accuser le système) auquel nous ne pouvons, apparemment, pas grand chose.

Eh bien ! non, je ne crois sincèrement pas que cela soit le choix des gens de mon âge que je côtoie quotidiennement. Au con-

traire. Si nous avons tous souvent l'impression que le monde n'est qu'un vaste borbier dans lequel, par hasard, nous avons plus de chance que les autres, nous avons tous également le sentiment du devoir d'agir tant bien que mal pour... limiter la casse ! Je n'ai pas l'espoir de changer l'avenir, mais ce que je peux faire pour éviter le pire, je n'ai pas le droit de ne pas le faire... C'est la morale de la goutte d'eau dans l'océan, qui connaît parfaitement sa mesure mais qui fait son "travail de goutte" quand même !

Aujourd'hui, je suis donc plutôt pessimiste face à ce que l'avenir nous réserve : pas grand chose de mieux qu'aujourd'hui sans doute. Mais curieusement, si je considère ma vie et mon évolution personnelle... autant dans leur état actuel que dans leur "potentiel" face aux années à venir... je les vois plutôt roses que noires : Paradoxe.

### Prendre le temps

La vie adulte, la vie active, les vies "des grands", il faut bien l'avouer, je n'ai pas l'impression qu'elle me concerne encore, et je

n'ai pas non plus cette envie d'indépendance qui me semblait animer copains et copines lorsque j'avais 15 ou 16 ans. À vrai dire, depuis, cela a quelque peu changé, et il me semble que la majorité d'entre nous tient beaucoup au cocon familial, dont on ne s'éloigne jamais au-delà d'une certaine distance et où l'on revient régulièrement faire escale : audacieux, mais pas téméraires ! Car voler de ses propres ailes, c'est bien joli, mais qui me garantira que je sais m'en servir ? Et pour aller où ? Qui me dira que "cette fois, c'est la bonne" et que la période des essais est terminée ? Que ce avec quoi ma vie se construit tous les jours, ce n'est plus du provisoire, mais du définitif ? J'ai plutôt l'impression de n'avoir pas encore perdu mes dents de lait...

Chaque chose en son temps et un temps pour chaque chose, donc : je ne suis pas particulièrement pressée d'affronter la vie adulte, au sens large (professionnelle, relationnelle, au niveau du statut social également...) mais je suppose qu'insensiblement, le changement se fera, comme se sont faits tous ceux qui m'ont amené jusqu'ici. Peut-être en serait-il autrement si j'avais devant

moi un objectif à atteindre, une vocation, un rêve à accomplir... mais ce n'est pas le cas. Je ne veux pas dire par-là que je suis un monstre d'indifférence, bien sûr ! Mais il se trouve que je n'ai pas, que je n'ai jamais vraiment eu, de grandes envies, de désirs à assouvir – qu'il s'agisse de choses à faire, ou d'objets à posséder. Ou peut-être en avais-je, mais renoncerais-je d'office à tout ce qui pouvait me paraître un tant soit peu réalisable ? Par paresse, ou par peur d'être déçue ? On m'a parfois – souvent – reproché d'être trop sage. Peut-être est-ce effectivement de la frilosité... Il faut bien avouer que j'ai une force d'inertie, une capacité à ne rien faire, assez considérable !

## L'accueil et le don

Pourtant, je ne peux pas dire que je me contente de prendre la vie comme elle vient en me laissant porter par les courants du jour... Car j'ai quand même la ferme intention de vivre une vie heureuse, et cela je ne crois pas que ça puisse se faire sans moi ! J'en suis même à peu près sûre. De là à dire que je

sais précisément ce que je dois faire pour mon propre bonheur, il y a un pas.

Je voudrais que chaque jour soit l'occasion de découvrir quelque chose en moi, et de la faire grandir et fructifier. D'exploiter mes talents, de produire du neuf, de donner le meilleur de moi-même. Également, de recevoir quelque chose du monde, d'apprendre, de "m'imprégner". Mon avenir, je le vois gros de ce double mouvement d'inspiration/expiration, d'accueil et de don, et je pense que ce mouvement est une démarche en partie volontaire. Il me faudra choisir quotidiennement de ne pas me contenter du passable, mais d'aller chercher le mieux, dans ce que je suis comme dans ce que je vis. Bref, de renoncer au confort du sur-place, de faire l'effort de progresser. Peut-être y a-t-il dans cette idée l'héritage de mes longues années de scoutisme... Toujours est-il que je regarde l'avenir comme une occasion à saisir.

Parmi mes objectifs – ou plutôt mes manques d'objectifs – peut-être celui qui ressort de la façon la plus nette est-il le suivant : là où j'irai, là où je vivrai, tisser des liens, devenir l'amie de ceux qui m'entourent et

m'en faire des amis. Ce serait pour moi une douleur et une tristesse de partir d'un endroit où j'ai vécu sans un petit pincement au cœur, sans y avoir rien partagé.

Et puis, en plus de ma famille, de mon histoire personnelle, de mes relations avec d'autres, j'ai dans mon "bagage" intérieur un certain nombre de valeurs, de panneaux indicateurs, dirais-je, qui, j'espère, me permettront de m'orienter, de faire mes choix dans cet avenir que je veux construire du mieux que je peux – le mieux pour moi et pour les autres. Je les ai hérités de mon éducation, éducation reçue des parents, de mes professeurs, d'animateurs, de beaucoup de monde en somme, mais ce sont aussi les fruits de mes décisions personnelles où j'ai exercé ma liberté.

Principes d'honnêteté et de vérité, valeurs de solidarité, de fraternité, de générosité qui m'ont formée depuis mon enfance ; et si le respect d'autrui et de la terre sur laquelle nous vivons m'a été présenté comme un devoir, en revanche leur amour m'a toujours été présenté comme un choix. Le premier n'est pas qu'un mot, je pense qu'il a déjà et qu'il

continuera à avoir des conséquences importantes sur ma manière de vivre. Il implique une attitude au quotidien, et aussi des "oui" et des "non" en matière de vie privée, publique, professionnelle, sociale. Ils sont pour moi une loi morale qui n'est pas toujours évidente à respecter, mais qui s'impose. Le second est un choix qui m'est proposé par chaque jour nouveau, une invitation à une certaine vie, à laquelle je ne réponds pas toujours. Je fais parfois la sourde oreille, mais je crois pourtant qu'elle est la vraie voie vers un avenir meilleur – pour moi et pour tous. Elle aussi implique des choix quotidiens, une démarche, un travail sur soi-même et des décisions à prendre. Elle aussi est valable dans tous les domaines et donnera sa couleur d'ensemble, suivant que je la suivrai ou que je traînerai la patte, dans mes années futures.

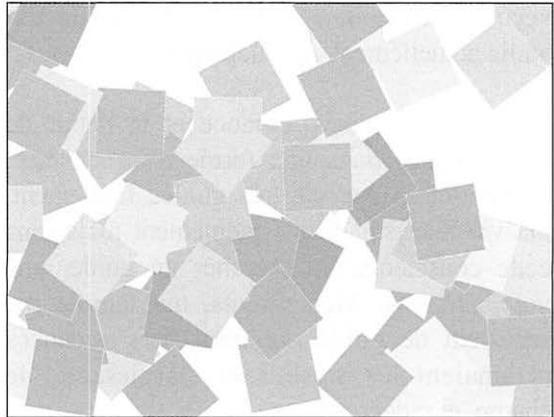
### La foi en héritage

Cette invitation, on peut la voir bien sûr comme un choix philosophique, mais elle ne prend pour moi tout son sens que dans la foi qui m'a été transmise et qui m'a accompa-

gnée, depuis mes tendres années à "l'Éveil à la foi", jusqu'à la démarche de ma confirmation en 97, et aujourd'hui dans ma vie de chrétienne pas toujours très sûre d'elle. Elle est un don précieux que j'ai eu la chance de recevoir dans mon enfance. Mes parents, ma famille ont été les premiers à me la faire découvrir, mais nombreux, très nombreux ont été ceux qui, à leur suite, ont été des témoins vivants, des jalons sur la route, qui m'ont dit quelque chose de Dieu et m'ont fait ressentir l'Église comme ma famille. Aujourd'hui ma foi est bien fragile et vacillante. Je me demande parfois s'il y a en elle la plus petite parcelle de sincérité. Mais elle est là, et si j'avais un vœu à formuler pour l'avenir, ce serait de ne jamais l'oublier complètement – de ne jamais oublier que j'ai une âme, et que cette âme est invitée à vivre.

Finalement, mon avenir, aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ? Dans ma vie présente, quelle place pour le futur ? D'un côté, elle est fort petite et fort peu claire : pas de grands projets, j'ai à peine une idée de la forme que prendra mon parcours scolaire dans les années à venir. D'un autre côté, je sais que je

suis moi, avec mes goûts, mon caractère, mes choix de vie et mon histoire, qui tous feront que je serai encore demain, et que mes possibilités d'évolution elle-même font partie de ma personnalité. Mon avenir se construira en fonction de tout cela. Je ne sais pas ce qu'il me réserve, je sais seulement de quoi je dispose en moi-même pour le saisir et me l'approprier ? Et j'espère qu'avec les matériaux qui me sont donnés, je saurai construire quelque chose, construire un peu de bonheur pour moi-même et pour le monde. ■



# Que ta volonté soit faite

Guillaume, 28 ans

**J**e suis issu d'une famille nombreuse. Je travaille depuis quatre ans environ, après des études dans une école de commerce. Je suis né à Paris où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie. Je travaille actuellement en Allemagne.

J'ai traversé l'enfance et le début de l'adolescence dans une forme d'insouciance, de bien-être. Une vie très guidée finalement, ma vie bien sûr, vécue pleinement mais sans cette conscience de chercher un guide, une voie, un sens. Mes parents, ma famille me servaient de guide rassurant. Les vacances rythmaient les saisons et élargissaient le champ des découvertes.

J'ai toujours du mal à me situer par rapport au mot choix. Quelle est la part de contingence ? Quelle est la force de volonté ? Un mélange sans doute de rencontre, de clairvoyance et d'opportunité m'a aiguillé depuis.

## Les rencontres

Les rencontres, voilà le point clef. Rencontre avec l'autre, rencontre avec le monde, ses diversités, ses cultures, son immense et fascinante nature.

L'autre, c'est souvent celui qui a fortifié mon ossature en lui donnant sens et en la faisant croître. J'ai rencontré sur ma route des êtres qui m'ont, sans parfois le savoir, conduit, parfois même longtemps.

« *Un chrétien isolé est un chrétien perdu* » m'a dit un Père l'an passé. Il en est ainsi de l'homme en général. Des heures de discussion au café avec quelqu'un qui vous éclaire sur la vie, des marches au sein d'un groupe de pèlerins à chanter la joie de croire et de vivre, des dîners animés en famille ou entre amis à

confronter idées et expériences, des paysages contemplés en silence à l'autre bout du monde : voilà autant de lieu et d'instant où les masques tombent, où la vie éclate. Là, d'autres chemins se préparent, et des choix ont été posés.

## La clairvoyance

La clairvoyance, voilà un autre maître mot. En moi combattent encore le rêveur, l'idéaliste et le clairvoyant, le réaliste. Quand le mot avenir a pris sens, l'idée d'une vie précise et prévisible est née. Des études régulières et supérieures pour mettre toutes les chances de mon côté, pour décrocher un emploi stable, évolutif et m'intégrer dans le monde de l'entreprise, une fois les études finies, et ne pas en sortir. Progresser professionnellement bien sûr, pour gravir les échelons de la hiérarchie et parvenir à une forme de notoriété, de considération sociale. Il ne s'agissait pas d'ambition désespérée, implacable, absolue. Non. Plutôt une ambition dont le niveau était imaginé pour satisfaire juste mon propre orgueil.

## Aujourd'hui

Les études se sont achevées, l'expérience professionnelle a commencé, les relations affectives se sont épanouies, et pourtant rien n'est commun avec ce trop précis et calqué plan de vie.

Pourquoi ? Une raison est la différence bien connue entre la vie réelle et l'idée de la vie. Dans "son avenir", ce qui compte ce n'est pas "l'avenir", c'est "son". Ma vie n'est pas une histoire lue, elle est vécue. La continuité, l'absolu ne sont plus des pré-requis. Beaucoup de choses autour de nous nous le disent. Les emplois à durée fixes, les divorces, l'obsolescence du savoir et des machines à mesure que progresse la connaissance. Le monde occidental joue massivement la carte de la discontinuité pour forcer la consommation, le changement. En faisant cela, il touche forcément aussi nos fondations. L'implication dans un projet a-t-elle du sens ? Se battre pour continuer à se rassembler autour d'idées communes, de convictions, est-ce encore viable aujourd'hui ?

Beaucoup d'entre nous se sont posés ces questions. Il n'est pas possible de vivre écartelé en permanence, car ma vie me rappelle en permanence ce que je suis, je pense, je fais.

Demain prend finalement moins d'importance qu'aujourd'hui. Il n'y a que le temps présent que je suis capable d'appréhender. C'est sur lui que j'ai le plus de prise. Si je veux agir, si je veux vivre, c'est donc maintenant.

### Suis-je bien à ma place ?

La question du sens de ma vie ici et maintenant devient le centre de tout.

« *Que ta volonté soit faite Seigneur...* »

Cette supplique adressée à chaque fois que nous nous adressons à notre Père résonne souvent.

L'entreprise est pour moi un des lieux les plus questionnants. Je continue à me demander si travailler en entreprise et faire la volonté du Seigneur sont éléments compatibles. D'aucun m'ont déjà répondu en arguant la volonté individuelle du Père pour chacun de

ses enfants. En tous lieux la présence du Père et de l'esprit résident. Tous lieux ont besoin de chrétiens qui témoignent. Que l'entreprise, royaume de l'ambition personnelle, supporte en son sein l'esprit d'amour, de charité et de partage avec les plus pauvres que nous transmet le Christ, voilà une ambition qui humainement est difficile à concevoir. En même temps, l'entreprise reste basiquement une communauté d'hommes amenés à travailler ensemble pour des objectifs théoriquement communs.

Cette question "Suis-je bien aujourd'hui à la place souhaitée par le Père ?" me revient quotidiennement. L'expérience professionnelle pourrait théoriquement se résumer aujourd'hui à la question "comment servir le Père ?" plutôt que "comment cette expérience peut-elle me servir ?". Mettre toute son ambition professionnelle au service du Père et donc des autres, voilà peut-être l'étape qu'il me faudra pleinement franchir. ■



# Trouver la paix

*Nicolas, 24 ans*

**J**e pense que pour avoir le sentiment d'appartenir à une génération, il faut avoir des référents communs, des événements fondateurs, quelque chose auquel chacun, indépendamment de son parcours, peut s'identifier se reconnaître, se rattacher, quelque chose qu'on ait en commun, en partage... Moi, je n'ai pas cette impression là. Je ne me sens appartenir à aucun groupe.

## Je manque d'enthousiasme pour mon semblable

On présente souvent l'engagement en faveur d'autrui comme quelque chose d'absolument admirable, de désintéressé. Pour s'engager, il faut avoir à la fois une forme d'altruisme et, à côté de cela, y trouver un certain nombre de satisfactions. Aujourd'hui, je suis

persuadé que ça ne vaut pas le coup de le faire ni pour moi ni pour les autres. Je n'aime pas forcément les autres. Quand je rencontre quelqu'un dans la rue, a priori, je ne l'aime pas, il ne m'apparaît ni beau, ni sympathique. Je n'ai pas envie de faire un effort pour des gens dont je pense qu'ils n'en valent pas forcément la peine. Et je ne suis pas encore convaincu que la satisfaction que j'en retirerais contrebalancerait ce manque d'enthousiasme pour mon semblable.

Je trouve qu'on est dans une société assez hypocrite. D'un côté, on met en valeur des gens qui ont un parcours exceptionnel, qu'on considère comme des modèles dans l'action qu'ils ont envers les autres, on ressort trois/quatre figures et on vit sur ce fonds de commerce ; et à côté de ça, on vit dans une société qui crée de plus en plus d'exclusion ; je trouve qu'elle est d'une violence absolument incroyable parce qu'elle nie l'existence des gens, enfin elle les ignore. À la limite, les gens qui sortent du système, s'ils n'ont pas eu une famille, des amis, un entourage auquel se raccrocher, la plupart du temps ils sortent, et pas moyen de revenir, ou très peu ; et on s'en

fout, on n'en tient même pas compte. Il y a trois millions de chômeurs ; si on prend en compte les travailleurs précaires, on n'est pas loin de cinq ou six, on ne sait pas très bien combien de sans abris, etc. et on s'en fout. Potentiellement, c'est une masse énorme, mais on sait qu'ils ne réagiront pas, on les ignore, on a même pas besoin d'aller les parquer quelque part, on passe à côté d'eux. Je trouve que c'est d'une violence sans nom. Parce que les gens deviennent transparents. Or, ils restent des individus et on leur dénie toute existence. Et moi le premier.

### Je n'arrive pas à voir à long terme

J'ai fait des choix, aujourd'hui, qui font que je m'occupe de moi. Actuellement il y en a deux : finir mes études pour avoir un boulot, et être le meilleur joueur de rugby possible. Quand on cumule les deux, il ne reste pas beaucoup de place pour autre chose. Et on verra dans deux ans. Je n'arrive pas à voir, à long terme. J'ai comme échéance, la fin de mes études. Dans six mois, un an et demi au plus tard, il va falloir que je gagne ma vie.

Trouver du travail, c'est une préoccupation constante. C'est une échéance qui existe... c'est important. Après, il y a toutes les relations interpersonnelles qu'on peut avoir. J'espère qu'elles seront aussi riches que possible. Je n'ai pas d'autres ambitions. Je ne sais pas de quoi sera faite ma vie demain. J'aimerais bien travailler dans le domaine de la santé. C'est lié à mon histoire, sûrement. C'est une sensation que je n'arrive pas exactement à nommer. Il y a des gens qui disent être appelés. C'est quelque chose du même ordre, qui me touche et me dit que là, il y a quelque chose à faire. Maintenant, je ne sais pas sous quelle forme.

### Je n'ai pas envie d'avoir un enfant

Je ne sais ce que sera ma vie personnelle et affective dans cinq ans. Je ne crois plus beaucoup en l'amour. Je ne crois pas du tout en une vie de couple. A priori je ne désire pas avoir un enfant. Je n'ai pas envie d'être réveillé par un môme, de payer son éducation, de jouer avec lui. Ce n'est pas une perspective qui m'enchant. Surtout, et c'est plus fon-

damental : je ne suis pas sûr de vouloir balancer quelqu'un dans la vie. Je ne suis pas sûr que la vie soit un cadeau.

Tout cela est extrêmement fragile. J'ai expérimenté ça avec la maladie et les relations amoureuses. Tu fais des projets, pas des choses idéalistes, à ton niveau, des trucs que tu peux réaliser, des projets de voyages, scolaires, sportifs, amoureux... Et du jour au lendemain, même pas, en une seconde, ta vie bascule. Je me souviens de ma première hospitalisation, ça c'est décidé en cinq minutes. Entre le moment où on me l'a annoncé, et où je me suis retrouvé sur un lit d'hôpital, il s'est passé dix minutes. La seconde fois, je suis parti en urgence. Et là, ta vie bascule. Et là, tu prends une énorme claque sur la gueule et tu te rends compte que ça ne tient à rien. Du jour au lendemain, tu te retrouves sur un lit d'hôpital avec une aiguille dans le bras reliée à la machine, et quand tu te relèves au bout de dix jours, tu ne te reconnais plus dans la glace. Et je ne suis pas sorti indemne de ça, et j'en sortirai jamais. Pareil avec l'amour. Je me souviens d'avoir vu le monde s'écrouler quand une fille m'a quitté.

## Trouver la paix

Si j'ai un projet, c'est de trouver la paix. Mentalement je ne suis pas en paix. J'ai un conflit avec moi et ma façon de voir les choses. Trouver la paix, je ne sais pas comment... Ça doit être une quête permanente à travers les choix qu'on fait, les événements qu'on subit. Ne pas avoir en permanence à se prouver quelque chose.

Je ne sais pas si j'ai jamais cru en Dieu. J'ai cru en un message. J'ai trouvé que l'idée que les hommes soient fraternels, solidaires, puissent vivre des choses ensemble, est une idée superbe. Mais j'aurais tendance à croire que l'homme n'est pas naturellement porté à la solidarité, on est fondamentalement seul. Il y a toujours un moment où on se retrouve seul face à ce que l'on est, face à la vie, etc., quels que soient les amis, l'amour que les proches peuvent nous porter. C'est une découverte profonde, pas facile à assumer. Je ne crois pas qu'il y ait une vie après la mort, je me trompe peut-être. Qu'il y ait une vie de l'esprit, c'est indéniable, mais elle est inséparable de la vie

biologique. Je crois que notre vie n'a aucun sens. C'est ce qui fait sa beauté et sa difficulté en même temps. C'est complètement absurde. La communauté ecclésiale, je ne l'ai jamais vécue. Des petits groupes, où au hasard des circonstances et des événements, quelque chose de très fort se vit, mais la communauté de l'Église, je ne l'ai jamais sentie. Et si Dieu existe, j'aurais un certain nombre de choses à lui dire, je serais très en colère. Enfin, Celui qu'on m'a présenté : le Dieu tout puissant, tout amour. Je ne vois pas où est sa toute puissance. Je pense que s'il a fait le monde tel qu'il est, il s'est foutu de notre gueule, il joue avec nous. J'ai l'impression qu'au fond de la religion catholique, celle que je connais le mieux, enfin dans la tradition chrétienne et un peu dans l'Islam, il y a la notion de culpabilité. Mais l'homme est coupable de quoi ? Pourquoi l'homme doit-il toujours demander à Dieu pardon et remercier Dieu ? Il arrive sur cette terre, il est comme il est, il n'y est pour rien, il doit se démerder. Et c'est déjà suffisamment difficile pour qu'il y ait un type du haut de son nuage avec sa barbe blanche qui vienne te

dire que ce n'est pas bien et que tu dois le remercier de t'avoir donné cette chance-là ; d'être là et d'en chier, et parce que t'en chies, tu pourras peut-être avoir une chance de te sauver... Ce qui me choque, c'est que socialement, ça marche formidablement bien. Au niveau de l'état d'esprit, des mentalités, c'est un formidable étouffoir social. Je ne prêche pas le KO. La violence me fait peur. Il n'empêche qu'il y a quelque chose qui me gêne. D'un point de vue pacifié, je pense que les religions servent à l'homme à ne pas regarder en face ce qu'il est. Moyen de ne pas à avoir à affronter la mort, la solitude. Aujourd'hui je ne regarde pas et je n'ai pas envie de regarder la vie avec ces yeux-là.

Un médecin m'a dit : « *La vie est une maladie perpétuellement et sexuellement transmissible.* » C'est la définition de la vie la plus extraordinaire que j'ai jamais entendue. ■



# La politique, autrement

*Matthieu, 24 ans*

**J**e suis collaborateur d'un élu, conseiller de Paris, spécialisé sur la défense du vieux Paris, Belleville et la défense des populations fragiles. Je suis militant vert. Je suis célibataire. Je continue des études d'urbanisme.

Traditionnellement, la démarche est de croire à un idéal, de s'engager, de tomber dans les dérives et d'avoir une réflexion critique. Nous avons eu la démarche inverse. C'est l'une des caractéristiques de notre génération : analyser les causes du désenchantement, comprendre quels ont pu être les ressorts de l'engagement et pourquoi. Elle part donc de la fin pour comprendre le début. Notre génération est plus distante, pas très idéaliste, ce qui n'em-

pêche pas les idées, les engagements. Je ne vois plus d'engagements qui prennent en compte l'ensemble de la société, tels qu'ils existaient avant.

Nous, on propose des solutions, approche peut-être plus modeste. Ce qui n'empêche pas d'être radical comme Act Up qui a beaucoup apporté au débat politique. Ils ont des réponses sur des problèmes concrets, précis. C'est une forme d'engagement qui s'est développée, comme avec l'association le Droit Au Logement. Ce n'est pas étonnant que le DAL "recycle" une bonne partie des militants qui, dans les années 70 et 80, avaient la prétention d'avoir un discours globaliste et qui en sont revenus.

## Travailler dans le milieu associatif

J'ai fait Science Po Grenoble. Ça m'a donné un cadre plus cohérent, des références, des repères. J'habitais avec deux autres étudiants de Science Po. On se posait des questions sur nos engagements, ce qu'on allait faire, le but de nos études, leur utilité. On avait vraiment envie de s'engager. Mais nos expériences politiques ont été peu concluantes. On

côtoyait des gens engagés, qui venaient du scoutisme, dans l'associatif, souvent en rapport avec l'Église, que je trouvais intéressants. Ils avaient le discours le plus cohérent, et une approche intelligente, profondément humaine. Je suis sorti avec une fille qui était engagée à ATD Quart-Monde, qui m'a beaucoup apporté sur le plan intellectuel. Ça a nourri mes interrogations et mes envies. Je me suis dit que j'allais faire de l'urbanisme, que finalement ça permet d'aborder de grandes questions sur la société, une cohérence entre projet professionnel et engagement. Il y avait de vrais moyens d'action.

Je voulais travailler dans le milieu associatif. Je voyais à Belleville les évolutions massives, des immeubles murés. Je me suis dit que c'est ce qu'il fallait que je fasse. Concrètement, il y avait des engagements intéressants à prendre pour défendre les villes, leurs habitants, les quartiers, la coexistence de nationalités. J'ai lu dans *Le Monde* le portrait de quelqu'un qui présidait une coordination d'associations qui se battaient sur Paris, et qui était professeur de science politique et qui venait d'être élu sur une liste associative. Ça corres-

pondait à mes aspirations : une lutte dans un cadre associatif et un pas vers la politique sans s'intégrer dans un parti. Je lui ai écrit, il m'a répondu. J'ai fait deux stages, puis il m'a embauché. J'ai réalisé ce que je souhaitais : travailler sur le terrain, avec des associations, tout en ayant un regard critique sur les politiques, sur l'urbanisme à Paris, avec la possibilité d'avoir accès aux documents et d'intervention.

### Devenir acteur du jeu politique

On apprend aux gens à décortiquer le discours des élus, comment intervenir, qu'il n'y a rien d'inéluctable. C'est un peu comme au théâtre, ils sont spectateurs et on leur apprend à soulever le rideau rouge et on leur montre la machinerie, les règles de diction des acteurs. Ce que l'on fait, c'est de dire aux gens de ne pas rester à leur place, mais qu'ils se lèvent et aillent voir ce qu'il y a derrière le rideau afin d'interpeller les acteurs, et finalement à devenir acteurs à leur tour, et à rentrer dans le jeu politique. J'y trouve beaucoup de satisfaction, car cela me permet d'élargir mes compétences, de les faire partager et de faire en sorte que le débat s'enri-

chisse d'autres contributions que celles des politiques. Nous faisons de la politique au sens noble, c'est-à-dire intervention, débats publics, interpellation et propositions. Ça correspond à l'idée que je me fais de la démocratie. Je suis acteur et en plus j'élargis le cercle des acteurs. Il y a un jour où je vais m'arrêter, et ce qui m'intéresse, c'est que d'autres prennent la relève. Je ne ferai d'ailleurs pas cela très longtemps, peut-être parce que je considère que c'est dangereux de se professionnaliser dans la politique : on dépend de son élection et on est prêt au compromis. Or, entre compromis et compromission, il n'y a souvent qu'un pas. On devient professionnel de la politique et non plus agitateur d'idées. J'aimerais avoir un métier normal et y revenir après.

Je me méfie des engagements exclusifs. C'est pour cela que je m'imposerai un arrêt. Je veux construire autre chose, une famille, d'autres choses plus communes qui sont de l'ordre personnel. Mon engagement actuel n'est pas un engagement ultime. Je le vis comme une "expérience". Je ne souhaite pas me figer dans un schéma pour le reste de mon existence. Je veux continuer à me ques-

tionner. Il me semble difficile de dire ce que je veux, car cela peut changer dans six mois... mais c'est peut-être précisément ce que je veux : ne pas savoir ce que je veux ! C'est un peu compliqué à gérer car on est sûr de rien et il faut perpétuellement être à l'écoute de tout, s'interroger. Il y a des grands principes auxquels il faut être fidèles comme l'écoute des autres. Mais ce sont des principes de vie, pas des objectifs.

### Individualiste et généreux

Je n'ai pas de complexe car je pense que la génération de 68 a fait beaucoup d'erreurs ; même s'il y a eu une vraie générosité, un bouillonnement, des choses à reprendre. Il faut prendre le bon, même s'il y a eu beaucoup de désillusions. Si je vois des points communs avec ma classe d'âge, c'est d'être plus pragmatique : à la fois individualiste et généreux. Individualiste : chacun essaie de se construire avec ses interrogations, ses difficultés, moins sur le phénomène de groupe. Beaucoup de générosité aussi avec une vraie prise de conscience des dérives des années 80, les années

"fric". Il y a une vraie volonté de revenir à des choses moins toc, moins kitch : reprendre les auteurs du XIX<sup>e</sup>, s'attacher à un groupe d'amis, à sa famille, un retour à plus de simplicité, sans forcément être réactionnaire. On se rend compte avec notre regard que tout ce qui a été produit pendant cette période n'a pas été brillant. Ce fut plus la chute que l'émergence de choses intéressantes. C'est là la vraie rupture. Il y a eu, en plus, la correspondance avec la chute du mur de Berlin, les désillusions. Il y a eu là un vrai tournant.

Je suis athée par ignorance et par conviction. Par ignorance, parce que je n'ai jamais eu d'éducation chrétienne. Et l'école républicaine ne parle jamais de religion, c'est une question tabou. Même envisagée sous l'angle historique, la religion n'est jamais abordée, ce qui est aberrant car jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, elle a pesé dans les orientations historiques. Je n'ai donc aucune culture catholique. J'aborde cela du côté de la culture et non de la foi. Les personnes croyantes rencontrées m'ont beaucoup apporté et m'ont posé des questions, dans la mesure où j'avais des positions tranchées dans un sens anti-clérical. J'ai été élevé avec

*Charlie Hebdo*. Les personnes rencontrées, par leur engagement, m'ont amené à me poser des questions de la même manière que ceux qui étaient communistes. C'est le même type de questions que sur l'engagement politique. Ça m'intrigue intellectuellement. Je ne comprends pas ce qu'est de croire en Dieu. Ce sont des sensations que je n'ai pas. J'ai assisté à une cérémonie d'ordination. J'ai été un peu choqué par le rituel. Dans les rencontres, j'ai eu l'expérience de ce que l'Église pouvait avoir de mieux dans sa capacité d'écoute, et pas du tout l'image que j'en ai eu très longtemps, du sabre et du goupillon, de l'interdiction de la capote, car c'est quand même ça l'image de l'Église que l'on a. Et toute cette générosité, ce sont des choses dont on ne parle pas et dont j'ai eu l'occasion d'en bénéficier. Ces rencontres m'ont intéressé pour voir comment dans leur vie ils essayaient de faire passer des pratiques. J'ai une bonne amie catholique. Je sens qu'il y a une vraie générosité, une vraie écoute avec des vraies questions. ■

# L'engagement public des jeunes générations<sup>1</sup>

par Philippe LYET  
sociologue

**Philippe LYET est père de famille. Il travaille à l'Institut régional supérieur du travail éducatif (IRTESS). Il a vécu quelques années à proximité de Pontigny. Il connaît bien la Mission de France où il a compté, parmi ses amis, quelques-uns de ceux qui étaient engagés dans l'accueil des jeunes. Nous lui avons demandé de nous donner l'éclairage de la sociologie sur l'engagement des jeunes aujourd'hui.**

**L**es jeunes n'investissent pas l'espace public<sup>2</sup> comme ont pu le faire les générations précédentes, il y a quelques décennies. Jusqu'à la fin des années 60-70, les engagements "classiques" (par exemple politiques ou syndicaux) s'inscrivaient dans des mouvances idéologiques orientées par des projets de société à promouvoir. Aujourd'hui,

1. Cet article reprend en grande partie un texte paru dans la revue *Croire aujourd'hui*, n° 70, juin 1999, sous le titre "Nouveaux modèles d'engagements".

2. Cet espace où se déploie concrètement la vie en société.



d'autres formes de participation à l'espace public marginalisent – statistiquement parlant – le militantisme politique qui attire moins de "militants", et beaucoup moins de jeunes, que par le passé. C'est ce qu'indiquent, par exemple, l'augmentation du nombre de créations d'associations (20 000 par an au milieu des années 70, environ 60 000 créations annuelles en cette fin de siècle) ou l'engagement actuel des Français dans le bénévolat (environ une personne sur six), forme d'engagement privilégiée par les moins de 30 ans.

Ces "nouveaux engagements" naissent souvent autour d'un objectif précis et limité, comme on peut le repérer dans la plupart des actions bénévoles de solidarité. Les regroupements humains qui apparaissent alors s'inscrivent parfois dans des structures, mais ils peuvent aussi se mettre en place de manière plus spontanée et moins instituée. Songeons en particulier à la plupart des actions récentes des lycéens ou des étudiants<sup>3</sup>. Elles se sont développées hors de l'emprise des syndicats et ont donné naissance à des coordinations qui

survivent rarement à la mobilisation qui les a créées.

Ces nouvelles formes d'engagement public doivent être comprises selon leur logique propre. Elles présentent des caractéristiques inédites qui peuvent apparaître paradoxales au regard des catégories de l'action collective classique.

## @ DEUX PARADOXES

Un premier paradoxe réside dans cette volonté affirmée de concilier des prétentions explicitement "altruistes" et des exigences personnelles "égoïstes" clairement revendiquées, selon une forme apparemment inédite. Cela est vrai pour la plupart des bénévoles actuels, mais cela est encore plus évident dans les grands mouvements de mobilisation que notre pays a connus depuis dix ans. Ce paradoxe apparent est explicitement revendiqué par les plus jeunes.

---

3. Mais aussi à des mouvements catégoriels comme celui des infirmières ou des agents de la SNCF et de la RATP à l'automne 95.



Les personnes qui s'engagent de manière éphémère portent des revendications d'intérêt général (on se bat pour un principe d'équité ou de solidarité, ou pour la défense d'un modèle de société) tout en y recherchant un intérêt "économique" individuel (on veut une augmentation de salaire ou la garantie de l'emploi). Il est probable que la participation à ces mouvements serait moins massive si l'une de ces deux dimensions (construction d'un "bien commun" et intérêt particulier) n'était pas présente.

Le second paradoxe peut être plus particulièrement repéré dans les actions de solidarité. Ces formes d'engagement sont explicitement construites autour du souhait de développer une action dans un espace public (par exemple la lutte contre l'exclusion). Pourtant, ces actions relèvent aussi souvent d'une logique d'entraide de proche à proche, qui relève d'une solidarité vécue à titre privé. Songeons, par exemple, à ces étudiants qui, de leur plein gré et indépendamment de toute structure, aident des enfants en difficulté scolaire dans le quartier déshérité où ils habitent. L'espace de l'action ainsi construit

n'est ni public, ni privé. C'est un espace hybride qui cherche à concilier, selon des principes d'efficacité et de convivialité, des dimensions publiques et privées.

## ④ LE "MODÈLE RÉPUBLICAIN D'ENGAGEMENT"

En quoi ces nouvelles formes d'action collective marquent-elles un écart par rapport aux formes plus classiques d'engagement ? Pour répondre à cette question, il faut rappeler quel est le "modèle républicain d'engagement" qui a marqué les anciennes générations ; car c'est de ce modèle que notre société est en train de se dégager.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les philosophes des Lumières en appellent à une société de progrès par le recours à la raison et par la construction d'un espace public reposant sur un "contrat social". Ce projet exige de rompre avec toutes les allégeances traditionnelles à un groupe territorialisé (communauté, corporation) et à sa hiérarchie sociale et politique.



Pour les philosophes des Lumières, il ne doit y avoir, entre les individus et l'État, aucune structure intermédiaire qui pourrait perpétuer des traditions jugées irrationnelles. Plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'insistance sera portée sur l'édification d'un appareil d'État constitué de spécialistes formés par la science et la technique, c'est-à-dire par la raison. Ainsi a été pensé un espace républicain où le rôle des citoyens devait être d'organiser le débat public sans la médiation de corps intermédiaires, de confronter les options et de faire des choix qui ensuite devaient donner lieu à la mise en œuvre de politiques publiques par des professionnels.

Ce projet s'est heurté à la résistance des faits, et tout particulièrement à l'héritage de la tradition. L'engagement public ne s'est finalement pas dissocié de la vie menée à l'échelle de communautés locales, paysannes ou ouvrières. Des fêtes venaient rythmer les multiples engagements locaux ; elles symbolisaient l'appartenance collective et renforçaient ainsi les identités, tant de la personne que du groupe. Le débat public s'en trouvait vivifié car il était nourri par des réalités con-

crètes locales et il s'incarnait dans des enjeux qui avaient du sens pour les membres des communautés locales.

## Ⓜ LE MODÈLE CHANGE

À partir des années 1960, ce modèle d'engagement se fissure. D'un côté, l'action publique perd en crédibilité et en légitimité, et, d'un autre côté, une mutation du processus de socialisation inscrit l'individu contemporain en tension entre trois pôles : un pôle individualiste, un pôle de recherche d'authenticité et un pôle de construction de lien social. Cette évolution, relativement récente, est particulièrement repérable dans les jeunes générations.

Vers la fin des "Trente Glorieuses", les régulations assurées par l'État après 1945 se délitent peu à peu. Face à des problèmes comme le chômage, la puissance publique se trouve démunie. Quelle confiance accorder au principe selon lequel les citoyens doivent déléguer à des professionnels le



soin d'agir pour le bien commun ? Beaucoup, et en particulier les jeunes, estiment que la réussite de la lutte contre l'exclusion passe par leur engagement direct dans l'action. Une entraide de proximité leur paraît nécessaire pour compléter l'action des spécialistes. Le jeu politique leur semble aussi bloqué : il est principalement au service de la pérennité des appareils de politique professionnelle (quand il ne favorise pas les phénomènes de corruption).

Parallèlement, les processus de socialisation<sup>4</sup> s'individualisent. Les trajectoires de vie sont devenues individuelles : les circonstances qui voient une personne partager avec un groupe un même itinéraire personnel et professionnel, un même univers de références et de représentations deviennent de plus en plus rares. On ne vibre plus à une vie communautaire, mais chacun contribue plutôt à la construction d'une "société d'individus", selon l'expression de Norbert Elias. Dans ce contexte, la majorité des membres

de notre société se rassemble autour d'un paradoxe : "nous sommes tous des individus". Une communauté de destin se crée cependant, mais par l'appartenance symbolique à une commune Humanité et la promotion d'un bien commun universel, exprimé par des valeurs universalistes de solidarité ou d'altruisme.

Il apparaît ainsi important à nombre de nos contemporains d'organiser la coexistence des membres de notre société de manière pacifique, responsable et respectueuse des différences. Cette logique est très présente chez de nombreux jeunes aujourd'hui. Mais il s'agit aussi, dans un même mouvement, de permettre à des individus (que ne relie plus une appartenance communautaire) de créer une forme de lien et d'échange social adaptée aux conditions d'une société individualiste. En s'associant autour d'objectifs limités sur lesquels des individus différents peuvent partager, nos contemporains inventent une manière de "faire société". Loin des

---

4. Ces processus par lesquels chacun apprend, par l'intégration de règles et de normes sociales, à être membre d'une société et à y être acteur social.



discours alarmistes sur l'impasse de l'individualisme contemporain, les individus cherchent à se lier à d'autres, mais en préservant leur liberté individuelle. En passant contrat autour d'objectifs limités, ils ne s'obligent vis-à-vis d'autrui qu'au regard des termes de ce contrat.

## @ PASSER DE L'INDIVIDU AU SUJET

Cette volonté de construire un lien social "sous conditions" va de pair avec le développement de ce que l'on pourrait appeler un rapport stratégique à l'engagement. Cette attitude naît du contexte permanent de sélection dans lequel les jeunes sont placés depuis l'enfance. À l'école, les élèves comprennent très vite que leur parcours est jugé de manière individualisée et qu'il dépend de leur capacité à passer individuellement au travers des épreuves de sélection. L'entrée dans la

vie professionnelle confirme cette nécessité de développer une stratégie pour "défendre sa peau". Quand un poste est proposé à cent candidats, c'est celui qui saura le mieux correspondre aux critères du recruteur qui sera embauché.

Cette réalité des dynamiques de socialisation a des effets importants sur les logiques d'engagement. L'investissement qui est aujourd'hui privilégié est celui qui permet à l'individu de se former ou de poursuivre un intérêt personnel. C'est également celui qui apparaît comme réaliste et qui permet à celui qui s'y engage d'être efficace. Sont ainsi recherchés des engagements aux objectifs modestes et limités, adaptés aux capacités du volontaire, dans une société où ceux qui croient à un changement global se font de plus en plus rares.<sup>5</sup>

Pour autant, ce rapport stratégique n'est pas toujours vécu sereinement. Quelque chose "manque". Car, dans notre société occidentale, marquée par la philosophie

5. C'est particulièrement le cas des plus jeunes.



de Socrate et par l'héritage judéo-chrétien, l'individu est aussi un sujet, quelqu'un qui souhaite affirmer une subjectivité propre, qui se reconnaît en des valeurs. Cet individu peut souffrir de cette étiquette d'individu stratégique.

L'engagement contemporain, et plus particulièrement l'engagement bénévole, peut se comprendre comme une stratégie pour exister dans un espace moins concurrentiel et plus fraternel. La plupart des volontaires désirent faire œuvre de créativité tout en étant utiles et efficaces. Ils aspirent à vivre ces principes universels qui sont les seules références qui leur restent dans une société d'individus. Ils sont, comme leurs contemporains, en recherche d'une authenticité qui manifeste leur caractère premier de sujets créateurs de leur vie. Ils sont ainsi "altruistes" et "égoïstes", et ils recherchent des espaces de rencontre avec autrui ; ils

désirent être reconnus dans un espace intersubjectif.

L'engagement public se présente aujourd'hui comme une expérience réconciliatrice avec soi-même et avec les autres. Cette expérience articule construction de soi (à la fois par le développement d'une stratégie et par l'affirmation d'une subjectivité) et construction d'un lien social. Elle permet d'affirmer son appartenance à une commune humanité et sa référence au bien commun universel ; la relation à l'autre (vécue dans une relation d'aide ou dans le côtoiement d'une manifestation) en est le signe. En participant à une action localisée, temporaire, dans cet espace particulier construit par le regard d'un autre, à la fois inconnu et proche, nos contemporains réalisent cette ambition de vivre, à leur dimension, une réalité à la fois fondamentalement particulière et universelle.

\*

\* \*



## @ Bibliographie @

- ▶ François DUBET, *Sociologie de l'expérience*, Éd. du Seuil, 1994
- ▶ François DUBET, *Les lycéens*, Éd. du Seuil, 1992
- ▶ Norbert ELIAS, *La société des individus*, Pocket, 1997
- ▶ *Informations sociales*, "Individualisme et lien social", n°66, CNAF, 1998
- ▶ Jacques ION, *La fin des militants ?*, Éd. de l'atelier, 1997
- ▶ Jacques ION, Michel PERONNI, *Engagement public, exposition de la personne*, Éd. de l'Aube, 1998
- ▶ Danièle LINHART, Anna MALAN, *Fin de siècle, début de vie, voyage au pays des 18-25 ans*, Syros, 1990
- ▶ Philippe LYET, *L'organisation du bénévolat caritatif*, L'Harmattan, 1997
- ▶ *Recherche, La revue du M.A.U.S.S.*, "Une seule solution, l'association ?", n° 11, La Découverte / M.A.U.S.S., 1<sup>er</sup> semestre 1998.

# Travail sur l'aumônerie

par **Pierrick LEMÂÎTRE**  
prêtre de la Mission de France

**Pierrick est responsable de la pastorale des jeunes à la Mission de France. Il est également aumônier d'étudiants à Marne-la-Vallée. Nous lui avons demandé de nous faire partager les questions et les aspirations des jeunes qu'il rencontre.**

---

**D**epuis trois ans, je suis responsable de la pastorale des jeunes pour la Mission de France et aumônier d'étudiants à Marne-la-Vallée, un campus de dix mille étudiants en faculté et grandes écoles.

Je voudrais tout d'abord vous faire partager ce que je perçois en rencontrant de jeunes étudiants, principalement. Puis tenter de vous faire partager ce que cherchent des jeunes en venant pousser la porte d'une aumônerie. Enfin,

à partir de là, poser la question : Quelle place et quel lieu pour eux dans notre Église ?

### ☞ CE QUE JE PERÇOIS DE LA VIE DES JEUNES :

Ils ont entre 20 et 25 ans, avec une différence qui distingue les élèves des grandes écoles et les étudiants qui viennent de fac. Ceux qui fréquentent un peu les campus le savent depuis longtemps. Mais ce qui me paraît le plus important de développer ici, ce sont les points communs que je retrouve chez les jeunes en général.

Ils voyagent pendant leurs vacances, font des stages en entreprise à l'étranger, sont en relation avec d'autres jeunes dans le monde par Internet, sont sensibles à tout ce qui touche à l'engagement humanitaire et au témoignage concret de témoins qui font le récit de leurs expériences vécues.

Comme pour beaucoup, la famille est fragilisée à cause de la séparation des parents ou de tensions internes ; elle demeure pourtant un

lieu de ressourcement important, comme me le disait l'un d'entre eux.

Ils ne disent pas ce qui se passe en famille, quels sujets de discussion ils ont avec les parents ou entre frères et sœurs ? Les grands-parents sont ceux avec qui ils échangent le plus.

Ils s'engagent autrement que leurs aînés, dans des actions plus ponctuelles et qui peuvent s'inscrire dans la durée.

Souvent, ils demandent, dans le cadre de l'aumônerie, une action concrète de solidarité envers des personnes en difficulté.

Ils ont grandi dans un monde où les jeunes chrétiens sont peu nombreux, où le témoignage de la foi demande de s'affirmer et d'oser dire qu'on est chrétien. Ils doivent aussi assumer une certaine solitude à l'école, en famille, avec les amis, mais également dans l'Église.

Ils ne sont pas encombrés par un passé pesant vis-à-vis de l'institution Église, laquelle doit être visible, "accordée" à ce monde et conviviale.

La liturgie prend une place importante. Ils sont sensibles au fait qu'elle soit belle et qu'elle constitue un lieu missionnaire, car ils invitent volontiers d'autres jeunes à y participer.

## ☞ CE QU'ILS VIENNENT CHERCHER À L'AUMÔNERIE :

Les étudiants chrétiens que je rencontre à l'aumônerie viennent d'un tissu ecclésial classique, voire traditionnel, mais ne sont pas fermés. Ils sont avides de connaître, de comprendre ce qui se passe dans la liturgie, d'accéder à une intelligence de la foi, de vivre la solidarité avec les pauvres.

Depuis septembre dernier, nous avons un lieu visible au milieu du campus ; c'est une vitrine où les étudiants regardent, viennent voir et poussent la porte. Rares sont ceux qui ne font pas référence à la foi chrétienne ; mais il y en a quelques-uns qui cherchent à dialoguer et demandent aux chrétiens pourquoi ils croient en Dieu ?

Cela oblige les jeunes chrétiens à formuler un témoignage personnel de leur foi qui soit audible et crédible pour les autres. C'est souvent là qu'ils se rendent compte qu'ils n'ont pas de bases, qu'ils ont pleins de questions et donc qu'ils ressentent le besoin de se former.

Devant ce besoin de formation, les responsables de la pastorale sont amenés, à cause du rythme des études ou des stages, à proposer un petit parcours d'initiation sur tel ou tel point du mystère chrétien, en quatre ou cinq séances. Mais il faudra rappeler cela plusieurs fois aux étudiants, car ils oublient vite et prennent souvent d'autres activités en même temps.

Lorsque je rencontre des étudiants, je me rends compte qu'il y a un intérêt réel pour la question de la foi. La difficulté, c'est d'entrer en relation avec eux ; mais lorsque le contact est noué, alors il se passe quelque chose, les questions viennent, ils parlent de leur vie.

Autre chose qui me frappe, c'est la difficulté pour eux de faire entendre leurs choix, par exemple celui de l'engagement dans la durée. Le fait d'être avec une seule fille et de s'engager à vie sur le chemin du mariage les marginalisent ; leurs copains réagissent assez durement, et ils souffrent de ne pas être compris dans ce choix.

Le groupe de jeunes issus du scoutisme que je rencontrais hier soir reprochait à leurs parents de ne pas leur avoir transmis les va-

leurs de fidélité, d'engagement, des points de repères qui leur manquent aujourd'hui pour baliser leur route.

Les engagements qu'ils ont pris dans le scoutisme sont un appui qui les aide à faire des choix aujourd'hui dans leur vie ; c'est pour eux une référence.

### ☞ QUEL LIEU D'ÉGLISE POUR EUX ?

La mobilité géographique des jeunes pose la question du lieu ecclésial, du rythme et du temps où ils peuvent se retrouver pour prier, célébrer et se former pour le service de la foi dans ce monde.

Dans ce contexte de mobilité, il me paraît important d'avoir un lieu convivial où ils puissent se retrouver à un rythme fixe ; qu'ils sachent que tel jour, toutes les semaines, ils peuvent passer quand ils le désirent.

C'est ce que je vis à la communauté de l'espérance à Ivry-sur-seine où chaque jeudi, des jeunes viennent prier et partager un repas. La Mission de France fait cette proposition

depuis plusieurs années dans différents lieux où elle est implantée. C'est ainsi que se crée un réseau.

C'est à partir de ce réseau que l'on peut proposer des temps de formation, mais aussi des temps de rencontre avec la paroisse à l'occasion d'événements liturgiques (Pâques, messe des jeunes dans la messe paroissiale, confirmation...) qui permettent aux jeunes de se situer avec d'autres et de ne pas rêver d'une Église qui n'existe pas.

Car ces groupes de jeunes sont des passerelles qui correspondent à une situation, à une tranche d'âge ; ensuite, il leur faudra inventer d'autres groupes et d'autres rythmes, avec leurs enfants, pour continuer une pratique et une réflexion qui prennent en compte leur évolution.

C'est là avec les jeunes couples et les familles qu'il nous faut chercher, essayer des temps et d'autres rythmes de célébration et de formation, car la paroisse ne peut pas remplir ce rôle, même si, là encore, des passerelles sont à construire.

Le chantier est ouvert...

# Entrer dans la vie adulte

par **Arnaud FAVART**  
prêtre de la Mission de France

**Arnaud FAVART a été prêtre-ouvrier dans les travaux publics à Limoges et à Marseille. Depuis cinq ans, il est en paroisse au Havre et à mi-temps aumônier national des Scouts de France. Il nous livre ici son regard d'éducateur dans l'accompagnement des jeunes. En éclairant le nôtre il nous invite avec eux à la foi dans l'avenir.**

---

« **M**onsieur Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres très indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté. »



Hélène aurait eu vingt ans cette année, elle est morte accidentellement en dansant. Un dialogue avec son père, à propos du conte d'Alphonse Daudet, rapporte ce qu'elle avait compris de la vie : « *Monsieur Seguin n'a rien compris du bonheur. Il ne connaît que le confort, la sécurité et la bouffe, rien pour l'aventure, la découverte et la rencontre !* »

Il y aura toujours quelque imprudence à confondre les jeunes avec le regard que nous portons sur cette génération. Mais cette aspiration irréprouvable à la liberté, à la découverte et l'aventure fait bien partie des caractéristiques de cet âge. Et s'ils aspirent tant à sortir et à franchir les frontières, c'est sans doute qu'ils cherchent aussi à s'affranchir. Le confort, la bouffe et la sécurité peuvent attendre, tant il y a d'autres cieux à découvrir. Certes la pression des parents ne manque pas pour canaliser tant d'énergie à rompre une nouvelle fois le cordon. On se demande d'ailleurs si le téléphone mobile n'a pas davantage été inventé pour rassurer tous les parents du modèle "Seguin", inquiets de garder le fil, tandis que les fast-food satisfont, à bon marché, la frin-

gale de consommation des jeunes blanquettes de tout poil. Bonheur et confort se confondent, tandis qu'on verrouille la sécurité plutôt que d'éduquer à la responsabilité. On a parlé de génération en mal d'héritage, de perte de transmission. S'il n'y a plus la peur du loup, y aura-t-il encore des adultes avec qui se confronter, une morale à éprouver, un interdit à transgresser pour s'affranchir d'une vision du monde héritée de la génération précédente ? Quels sont les adultes qui, sous prétexte de tolérance et de respect de la liberté, ne se contentent pas d'assurer la sécurité, la bouffe et le confort ? Quelles sont les institutions porteuses de sens qui ne renoncent pas au dialogue des générations et permettent aux jeunes de grandir en s'adossant à une culture, une tradition, une éthique ?

Il faut bien que jeunesse se passe, dit-on. Qu'est-ce donc qu'être jeune sinon de chercher à s'affranchir ? Ce sera notre propos de comprendre pourquoi la jeunesse, en s'allongeant, est devenue un temps où se multiplient des itinéraires personnels pour chercher son identité, et des stratégies pour s'intégrer dans une société qui retarde l'accès aux responsabilités.



## ITINÉRAIRES

Quand l'Église invite les jeunes aux MJJ, elle s'adresse aux 18-30 ans. Les instituts de sondages interrogent les 15-24 ans. Pour toucher le RMI, il faut attendre 26 ans. Comment définir la jeunesse ? Pourquoi hésite-t-on à considérer comme adultes des jeunes de 18 ans qui ont la majorité, le permis de conduire, et peuvent prendre des responsabilités associatives ? Quand nous disons les jeunes, nous savons bien qu'il y a un monde entre des jeunes issus de l'immigration et d'autres de familles bien intégrées ! Puisqu'il faut bien s'exprimer, on admettra qu'il y a bien des jeunes et de la jeunesse, sans être dupes d'une vision uniforme.

Entre l'enfance et l'âge adulte, la catégorie couramment reconnue depuis le début du siècle est celle de l'adolescence. Les ados demeurent encore dépendants de ces deux grandes instances de socialisation que sont la famille et l'école. Toutefois, ils se démarquent de l'enfance par des relations et des attitudes qui commencent à s'affranchir du cadre familial.

À l'issue de l'adolescence, aboutissant à une réorganisation profonde de la personnalité, on assiste depuis quelques temps à une nouvelle phase durable pendant laquelle le jeune va entrer progressivement dans la vie adulte. Le jeune n'est plus l'adolescent dit en crise, mais il n'a pas encore les marques qui caractérisent l'autonomie de l'adulte. S'il réclame son indépendance, s'il fait valoir ses capacités à l'expérimenter et à la gérer, notamment par rapport à son milieu familial d'origine, il n'a pas encore acquis la pleine autonomie sociale et économique.

### **Les seuils d'entrée dans la vie adulte**

Les sociologues caractérisent l'entrée dans la vie adulte par le franchissement de quatre seuils :

- la fin des études ;
- l'entrée dans la vie professionnelle ;
- le départ du domicile parental ;
- la vie en couple et le mariage.

Ce qui autrefois était franchi globalement de manière synchrone, s'étale maintenant sur plusieurs années. Le début d'une vie



professionnelle correspondait à brève échéance à la constitution d'une famille. Aujourd'hui, quitter l'école signifie entreprendre un parcours de formation qui peut s'avérer long et souvent diversifié. Accéder à un premier emploi est plus souvent synonyme de stages et de contrats précaires. Se mettre en couple ne signifie pas toujours quitter son père et sa mère. On assiste donc d'une part à la déconnexion de ces seuils, d'autre part à l'allongement de la phase de transition entre la fin de la scolarité et la naissance du premier enfant : 6 à 7 ans en moyenne pour les filles, 8 à 9 ans pour les garçons. Cet allongement s'explique bien sûr par la difficulté de trouver un premier emploi, la nécessité d'acquérir une formation solide et reconnue, mais aussi par l'évolution des normes culturelles. Dans les années soixante, représentatives d'un modèle éducatif autoritaire, la norme était plutôt celle de la précocité. Il s'agissait de parvenir le plus vite possible à l'âge adulte pour acquérir son indépendance. Aujourd'hui, la norme d'un modèle éducatif libéral, c'est d'être jeune et de le rester le plus longtemps possible.

## Les expériences collectives

Les goûts et les valeurs des jeunes en matière de culture et de loisirs tendent à se rapprocher, voire à s'homogénéiser. Les frontières de langues ou de pays, les appartenances sociales, urbaines ou rurales, ne sont plus un obstacle à la diffusion de modes de vie similaires. La radio est, de très loin, le média le plus fréquenté, avec des émissions "cultes". On citera bien sûr le rapport aux fringues, l'identification à des marques dominantes, les tendances propres à certains styles de musique, une vie sociale qui fait la part belle au temps libre et aux loisirs, sans oublier le "net", réseau emblématique d'une communication instantanée dans le temps et dans l'espace. Loin d'y échapper, les jeunes en galère ont les mêmes aspirations de consommation que les autres et connaissent une frustration d'autant plus forte qu'ils sont dépourvus des moyens d'y accéder.

Le sport, le tabac, l'alcool, le cannabis et le sida s'avèrent comme des lieux allégoriques du rapport des jeunes à leur corps. Être bien dans son corps, jouir de toute sa vitalité,



rechercher les contacts : il faudrait s'inquiéter si ce n'était pas le cas à cet âge. Il est le vecteur de bien des désirs de plaisir et de liberté, sans jamais affranchir d'une finitude à peine repoussée par le développement de tout un arsenal pharmaceutique.

Que restera-t-il à l'épreuve du temps de ces expériences collectives censées marquer cette génération ?

- Si l'on peut analyser une tendance à l'homogénéisation culturelle, on restera extrêmement prudent avant de la désigner comme expression d'une culture jeune. L'entrée dans la vie professionnelle réactive très rapidement les clivages sociaux en matière culturelle.

- Actuellement, tout discours sur la sexualité qui pourrait apparaître comme moral est tabou. L'information tient lieu d'éducation. Comment imaginer qu'on puisse se dispenser du dialogue et de l'écoute dans ce domaine, alors que tout ce qui touche au corps a tant de résonance ? En médicalisant le risque du lendemain, on a cru pouvoir s'affranchir de bien d'autres dépendances. Le heurt s'avère parfois cruel entre des logiques

de type commercial, où l'on peut tester sans engagement, et l'engrenage de dépendances physiologiques, médicales ou relationnelles. On ne s'étonnera pas de l'émergence de la croyance en la réincarnation quand est gommée l'épreuve du temps.

- Beaucoup passent par l'Université plus qu'ils n'y entrent. Vécue comme un sas de transition, elle n'aura qu'une incidence relative dans un parcours de formation qui s'allonge et se diversifie au gré d'opportunités professionnelles.

- Vidé depuis quelque temps déjà de son contenu, le service national n'était plus vraiment l'expérience d'une citoyenneté à l'échelle d'une génération, d'ailleurs réservée aux seuls garçons. La multiplication des journées à thème, du type "Droits de l'homme", Téléthon, ou "nettoyage de printemps", manifeste la volonté des pouvoirs publics et des associations de favoriser des expériences collectives de citoyenneté dans des domaines très divers. Il reste à prouver que ces journées sont en mesure de toucher l'ensemble d'une génération avec des effets durables sur une prise conscience citoyenne.



## **Le rapport aux grandes institutions sociales**

Les enquêtes confirment l'attachement des jeunes à ces deux lieux de socialisation que sont la famille, même recomposée, et l'école, probablement parce qu'ils font partie de leur environnement immédiat. Les autres institutions sont mal notées, car les règles du jeu qui s'imposent présentement sont en leur défaveur. L'entreprise ne facilite pas l'accès à l'emploi des jeunes, la politique s'est perdue dans les eaux troubles des jeux de pouvoirs et des affaires, le syndicalisme est désenchanté. Quant à l'Église, malgré le printemps des JMJ, ses structures héritées d'un monde rural et son discours moralisant enregistrent une désaffection radicale, confirmée par l'âge de ses acteurs et de ses fidèles.

Quand bien même ils seraient de bonne volonté ou novateurs, les jeunes sont engagés dans une lutte constante pour être admis, reconnus, tolérés ou valorisés. Ces institutions ont perdu leur capacité à faire du lien social, ce qui est tout de même une de leurs premières fonctions. Elles tardent à leur confier des

responsabilités. Si on a pu parler de contestation, d'affrontement, pour la génération de 68, il faut bien parler aujourd'hui d'un "évitement" généralisé. Prisé pour sa souplesse et les facilités légales qu'il offre, le monde associatif est un des rares lieux où ils peuvent jouer un rôle, prendre des responsabilités et être valorisés dans leurs initiatives. L'envers de ce foisonnement reste toutefois sa précarité.

## **À propos des valeurs**

Combien sont les adultes qui pensent que les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus le sens des valeurs ? Ce sont souvent les mêmes qui parlent du coût de tout et de la valeur de rien. Il faut certes prendre la mesure des ruptures culturelles et de la désaffection des institutions. Il faut surtout prendre en compte la réappropriation des valeurs républicaines que, dans l'ensemble, les jeunes ont plutôt bien intégrées. Ils bénéficient d'un fort développement des libertés, et ont compris tout le parti qu'ils pouvaient en tirer. Les manifestations lycéennes cycliques ont démontré leurs capa-



cités à réagir dès qu'on touche aux droits régulant la justice et le principe d'égalité. Ils affichent un sens de la générosité à travers la vogue de l'humanitaire.

On pourra objecter que ce consensus autour des valeurs a un faible contenu. Il fait la part belle à des valeurs molles : la tolérance, le respect de la nature, l'humanitaire. Il manque le support d'analyses structurantes et l'épreuve de l'action pour devenir des valeurs militantes pour lesquelles on se bat. Il n'y a pas de remise en cause des valeurs dominantes que sont l'argent, le pouvoir, et la reconnaissance sociale limitée à un nombre restreint de professions.

On ne peut toutefois pas faire le procès à la jeunesse de n'avoir pas vécu avant de commencer !

Ces dernières années nous avons assisté, dans le domaine éducatif, au passage d'un modèle normatif autoritaire à un modèle libéral. On reconnaîtra ce nouveau modèle à la prépondérance de l'enseignement sur l'éducation : l'information, à la fois abondante et médiatisée, se substitue à la formation. L'indépendance est

confondue avec l'autonomie. La vérité des coûts prend le pas sur celle des valeurs, les budgets de répression gonflent au détriment des budgets de prévention. Les parents et les professeurs mettent la pression sur les résultats scolaires, ils survalorisent les apprentissages liés au savoir, au détriment des savoir-faire et des conduites personnelles et collectives qui font le lien social. Les jeunes doivent expérimenter par eux-mêmes les itinéraires et les stratégies qui les conduiront, par essais et tâtonnements, à s'intégrer dans le monde adulte. Aussi diversifiés que soient ces itinéraires personnels, ils semblent toutefois s'inscrire dans des trajectoires à trois temps.



### TRAJECTOIRES

Malgré Internet et l'information en temps réel, malgré le courrier électronique et l'explosion des urgences, la communication reste à vitesse humaine. La médiation du temps demeure incontournable. Accompagner des jeunes, entendre leurs questions,



supposent de savoir les situer correctement dans des trajectoires qui peuvent autant nous dérouter que susciter notre admiration. À dix-huit mois de distance, le Jérôme que j'ai croisé dans le train, me racontant son "service ville" dans une cité havraise, n'était plus le même que le Jérôme "galérant" après un échec au bac. Éloignée de ses parents au parcours chaotique, Alexandra met du temps à émerger d'un comportement suicidaire. Cet aumônier déçu m'écrit qu'il n'a rien à dire à ces jeunes qui ne savent même pas ce qu'est la messe. Si le ciel et la messe peuvent attendre à cet âge, est-ce pour autant qu'il n'y a pas d'interrogations à discerner et de chemins spirituels à inventer ?

### **Les passages : le temps des ruptures**

L'entrée dans la vie adulte se négocie dans un ensemble de ruptures par lesquelles les jeunes vont affirmer progressivement leur autonomie, leurs choix professionnels et existentiels, leur affectivité, leur capacité à prendre des responsabilités. Le récit de Daudet vaut parabole. C'est en rompant avec les

dépendances de son horizon familial que la chèvre de Monsieur Seguin a pris conscience de l'ampleur de sa liberté. Ce n'est qu'à la faveur de la nuit et de ses tourments qu'elle s'est rendu compte de son audace, et qu'elle a fait front, personnellement, à son existence. C'est en prenant la mesure des ruptures qui font la vérité, des départs qui forgent les découvertes, que les jeunes entreront dans la vie adulte. Ils aspiraient à l'indépendance par rapport aux héritages familial, scolaire, religieux ; ils vont découvrir les enjeux de l'autonomie.

### **Le temps des expérimentations : les apprentissages**

Après la chute du mur de Berlin, il n'est pas très original de souligner combien cette génération est plus motivée par les pratiques que par les idéologies. Elle exprimera le besoin de forger son opinion davantage par ce qu'elle a ressenti que par ce qu'elle a hérité ou reçu. Conséquences : elle est réceptive à l'image plus qu'à l'écrit, elle a soif de musique plus que d'intériorité. Elle n'envisage pas de refaire le



monde mais se mobilisera pour l'urgence. Elle vibre pour les événements, les temps forts, et se lassera de la répétition. Elle préférera les stages au bachotage. Corollaire du développement des formes de précarité, l'instant présent est perçu comme plus fiable et plus concret, alors que le lendemain peut être aléatoire, voire abstrait ou virtuel.

Expérimentations médicales, biologiques, sports et activités à émotions fortes, reportages à sensations : de nouvelles normes sociales naissent des transgressions, parfois comprises comme synonymes de liberté. Les comités d'éthique sont bien en peine de délimiter les frontières qui s'ouvrent au champ humain. Quand les limites ne sont plus clairement affirmées par les interdits sociaux, parentaux ou religieux, faut-il s'étonner que les conduites s'affranchissent, parfois jusqu'à la confusion, des normes héritées du passé ?

Demain n'est plus seulement un futur possible ou impossible ; il est irruption d'un monde de virtualités, modifiant profondément les conduites personnelles et collectives.

## **Le temps des identifications : les choix**

L'attachement aux valeurs de liberté développe le sens de la tolérance mais favorise le subjectivisme. Leurs parents n'ont cessé de déclarer : « *Je veux laisser libre mon enfant de choisir.* » Loin de favoriser la décision, la multiplication des possibles ne rend pas aisée l'identification des choix. Les jeunes ne trouvent plus toujours dans leur milieu familial, à l'école ou dans leur environnement, les ressources qui leur permettront de construire leur identité, de fonder des décisions et d'appréhender leur rôle social. Les expériences vécues ne peuvent être seules pertinentes pour commander les choix. On sent bien la nécessité, pour les Institutions porteuses de sens, d'être des forces de proposition à côté des itinéraires personnels forcément trop singuliers. On mesure les dégâts que peuvent mener des idéologies sectaires et sans scrupules pour combler le vide de sens.

Cette génération élevée dans le respect des droits de l'homme a un sens aigu du principe d'égalité, mais peut avoir une difficulté à accéder au sens de l'altérité, et à hiérarchiser



les différences. Laurent ne décollait pas de ses échecs, jusqu'au jour où il a eu son BAFA. Avec le recul, il m'a avoué qu'il était plus facile d'être responsable des autres que responsable de soi. Ce détour par la responsabilité éducative d'un groupe d'enfants lui a ouvert les yeux sur l'énigme qu'il était à lui-même et aux autres. Combien de jeunes, aux convictions généreuses, partis pour un voyage humanitaire, sont revenus lourds de questions sur leur propre identité ? On mesure ce que signifie dans la trajectoire des jeunes l'absence ou la présence de responsabilités vécues dans une relation de confiance.

Notre temps a su éduquer au respect de la liberté, au principe d'égalité. Où en est l'apprentissage de la fraternité ? Vivre ensemble ne veut pas dire vivre sans conflits mais savoir les réguler. Un nouveau métier s'apprend : médiateur, pour régler les conflits de voisinage. Des îlotiers changent l'image de la police dans un travail de proximité. L'appel à des comportements plus citoyens n'est pas seulement de mode ; il révèle une faiblesse dans l'éducation,

dans la perte du lien social, dans la capacité d'une société à intégrer ses enfants et les migrants qu'elle accueille. Il trahit aussi une perte de confiance dans les institutions capables de transmettre ces valeurs et de les faire vivre. Quoi qu'on pense du "pacs", le législateur doit faire face au vide juridique correspondant à de nouveaux codes d'alliance entre les personnes. De la famille à l'école, du monde politique aux Églises, de l'entreprise à la vie associative, nous sommes tous interrogés dans les initiatives que nous prenons pour nouer les relations fraternelles qui pacifient les personnes et les générations, les peuples et les religions.

Un enquête révèle que la moitié des jeunes français n'auront statistiquement aucune chance de rencontrer un prêtre dans leur vie. Les prêtres ne sont pas toute l'Église, loin s'en faut. C'est une manière de dire qu'un jeune a peu de chances de croiser le témoignage d'une communauté chrétienne sur son itinéraire. La mort n'a pas de logique ; accidents, avalanches, suicides frappent sans prévenir. Quand la mort survient à cet



âge, nous avons le sentiment que la vie n'a pas tenu ses promesses. Il faut malheureusement ce genre de circonstances exceptionnelles pour que s'ouvre l'intériorité et que des témoignages touchants laissent paraître ce qui se passe au fond des cœurs. Il serait bien réducteur de penser que le rôle de l'Église consiste à être présente dans l'existence des personnes aux seuls moments de la naissan-

ce, du mariage et de la mort. Cela dit, la mort de quelques jeunes, et la mémoire de celle du Christ, m'a fait pressentir combien nous n'avions pas, ici et maintenant, l'éternité devant nous. Le temps qui nous appartient nous presse de donner du sens aux choses belles et justes, à fond et sans retenue. Il y a un vrai bonheur à le vivre et à éduquer à cette intériorité.



# Parcours de croyants

par Hugues ERNOULT

**Avec son épouse Véronique, Hugues est membre de l'association Galilée dans l'équipe associée de Marne-la-Vallée. Père de famille et médecin en exercice, il est aussi animateur des Parcours de croyants depuis de nombreuses années. Il nous explique ce qu'ils sont, ce que les jeunes viennent y chercher, et ses propres réflexions.**

---

**D**ans le cadre de son École pour la Mission, la Mission de France propose aux hommes et femmes de 20 à 30 ans, une formation initiale de cinq week-ends par an dans les régions de Lyon, de Marseille et de Paris. Ces "Parcours de Croyants" les invitent à découvrir des grands textes de la Bible, ainsi qu'à rencontrer ceux qui ont su inventer pour leur propre temps un parcours de foi et faire vivre une communau-



té. À partir de leurs propres recherches suscitées par ce travail de lecture, nous souhaitons leur donner les repères et les éléments qui leur permettront d'inventer leurs propres itinéraires, en fidélité à la foi reçue et aux aspirations du monde.

Chacun de ces week-ends allie quatre éléments :

- Un travail rigoureux de lecture de textes bibliques de l'ancien et du nouveau testament.
- Une réflexion plus approfondie sur les questions et les découvertes que provoque ce travail de tous et de chacun.
- La rencontre de témoins, hommes et femmes se risquant eux-mêmes sur des itinéraires de fidélité à l'Église et au monde.
- La vie en groupe, la célébration eucharistique et parfois la fête permettent enfin d'expérimenter ce que pourrait être une communauté de croyants structurée par la Parole, le partage et l'engagement.

Le choix des textes et des thèmes ainsi que la permanence du groupe permettent une

progression de cette recherche sur les cinq week-ends de l'année et, pour ceux qui le désirent, sur deux ans et plus. Ce parcours de structuration de la foi cherche à permettre à ces jeunes adultes de recevoir les questions nées de la rencontre avec ce qui est étranger à leur foi et de prendre leur place dans l'édification de la société et de l'Église.

Dans ces différents lieux, les "parcours" touchaient environ une quarantaine de nouveaux jeunes par an, dont les deux tiers en région parisienne. Environ un quart de ces jeunes prolongent leurs parcours sur plusieurs années, et quelques-uns ont même poursuivi une formation plus poussée (formation universitaire à la lecture sémiotique ou École pour la mission). Toutefois depuis trois ans, le nombre de jeunes touchés semble en baisse, surtout dans la région parisienne. Bien sûr, le nombre de séminaristes en formation dans ces parcours a baissé pour différentes raisons, mais cela n'explique pas tout. Nous ne sommes pas les seuls à être confrontés à ce paradoxe : une demande explicite de formation et l'absence d'inscription aux propositions de formations structurées en direction des jeunes.



Une formation similaire du diocèse d'Orléans qui fonctionnait depuis vingt ans, a fermé l'an dernier faute d'inscrits. On pourrait faire l'hypothèse que ce type de formation ne correspond plus aux jeunes d'aujourd'hui, qu'ils ne seraient plus partants pour un engagement de ce type et un effort de formation aussi exigeant. Pourtant l'expérience prouve que certains, qui s'étaient inscrits pour faire plaisir à tel ou tel, se sont accrochés et ont tenu les week-ends pendant deux ans. Les choses sont donc sûrement plus complexes que ce qu'il n'y paraît...

### Une expérience déjà ancienne :

Il y a maintenant un peu plus de vingt-cinq ans, se faisait jour une demande de laïcs qui voyaient leurs copains répondant à l'appel au ministère s'engager sans eux dans une formation par week-end et session. La Mission de France a répondu à cette demande en proposant une formation commune. Dès leur naissance, les Parcours de croyants se sont conjugués au pluriel ; ils se voulaient une pro-

position de formation offerte à des jeunes afin que chacun puisse y trouver les repères nécessaires pour répondre à l'appel qui lui était adressé et tracer son propre itinéraire dans la vie et dans l'Église.

Pour répondre à cet objectif, les Parcours de croyants associent alors une porte d'entrée biblique et une pédagogie active qui s'appuie sur la parole des jeunes pour les guider dans la tradition de l'Église à la lumière des questions et découvertes contemporaines. Ces intuitions de départ guident encore aujourd'hui les Parcours de croyants. Moi-même, issu de ces premiers parcours, je suis témoin de la transmission de cette tradition depuis plus d'un quart de siècle.

Mais transmettre une tradition n'est pas simplement la reconduire ; si on veut y être fidèle, il faut la ré-inventer. Les intervenants ont eux-mêmes changé. Grâce à la recherche historico-critique exigeante de nos maîtres, les certitudes en ce domaine se réduisent à la portion congrue. Il nous paraît incontournable que la visée des textes bibliques soit avant tout théologique et qu'il faille les aborder sous cet angle pour commencer. La pensée contem-



poraine s'est complexifiée et il ne suffit plus de quelques éclairages sur Marx, Freud, Nietzsche et Lévy-Strauss pour prétendre donner le bagage minimum. Les questions que font naître les textes et qui nous mettent en marche deviennent plus importantes que les réponses qui arrêtent le mouvement.

Les jeunes des années quatre-vingt-dix ne ressemblent pas non plus tout à fait aux jeunes des années soixante-dix que nous étions. S'appuyer sur la parole des jeunes et les questions qu'ils portent nous a donc obligés à revoir sans cesse le contenu et la forme de ces parcours.

### Quelles questions se posent les jeunes de 20 à 30 ans ?

S'agissant du contenu de leurs questions a priori, il m'est difficile d'en parler objectivement ; il me semble même que le propre de cette génération est bien souvent de ne pas trop se poser explicitement de questions sur une tradition qu'elle connaît si peu. C'est bien sûr aux jeunes eux-mêmes qu'il faudrait poser

la question et je ne peux vous parler en fait que des questions qu'ils me posent... Il est vrai aussi que je ne suis pas sociologue et que j'ai plus la charge de les aider à se poser des questions que de réfléchir sur ces questions. Je les ai plus souvent invités à se détourner pour un temps de leurs propres questions et à expérimenter la fécondité d'autres problématiques reçues de la "tradition", pour revenir dans un deuxième temps à leurs vies et s'apercevoir que leurs questions s'étaient déplacées. Préciser les questions qui habitent les jeunes est un tel chantier, toujours mouvant, que cela demanderait plus que les quelques heures de travail que j'ai pu faire. Pour être sérieux, il faudrait d'autres moyens et d'autres compétences. Pourtant je risque une parole, même si ces quelques lignes n'ont pas d'autres prétentions que de livrer mes propres réflexions issues de quelques années de pratique.

Mais de quels jeunes parlons-nous ? Est-ce une catégorie homogène ?

Quels points communs y a-t-il entre les jeunes de Parcours de croyants et les jeunes de ma rue ? Que dire de tous les jeunes qui ne



viennent pas aux parcours ? Les jeunes qui viennent dans la continuité d'un parcours d'aumônerie ont-ils les mêmes questions que ceux qui viennent redécouvrir la foi après une longue recherche personnelle, ou que ceux qui viennent après avoir exercé une responsabilité importante dans un mouvement d'église, une activité professionnelle ou caritative, etc. ? Sans oublier que le fait d'être jeune est évidemment une caractéristique transitoire...

Chaque histoire est pour eux singulière. Ils ne se reconnaîtraient pas dans les typologies que nous pourrions faire. Je ne peux tirer quelque chose des problématiques particulières à cette génération qu'à travers ma propre grille de lecture, plus liée à ma génération qu'à la leur.

### Une double remarque de forme s'impose d'abord :

- S'ils marquent un intérêt pour les questions posées sous une forme générale ou collective, cela ne semble pas concerner directement leurs vies. Ils posent beaucoup plus souvent la question à partir de sa forme "exis-

tentielle" et narrative. Et il ne leur semble pas évident que les réponses puissent être construites ensemble. Quand ils le découvrent, cela leur paraît une révélation.

- De même, ils s'intéressent aux questions posées avec des personnes de leur âge et ne souhaitent pas d'emblée partager les réflexions de leurs aînés. Ils attendent des générations précédentes qu'elles les guident dans leurs propres réflexions mais ne perçoivent pas "a priori" en quoi les problématiques qui touchent collectivement leurs parents ou leurs grands-parents peuvent les concerner aujourd'hui.

### La question du sujet

La question de la Liberté se pose souvent pour eux de façon originale. La liberté n'est pas d'abord pour eux une revendication d'autonomie ; ils semblent accepter les conditions qui limitent leurs actions : l'histoire (leurs traditions, leurs histoires personnelles) ; la société (opinions, comportements généraux...) ; l'organisation socio-économique, etc..



Elle se pose plutôt sous la forme de **la question du sujet** : Comment puis-je avoir une opinion, un comportement, un système de valeurs différents de ceux qui paraissent dominants, sans être exclu de l'axe moteur de la société ? **La question de l'identité** se pose ainsi pour eux sous une double forme : Peut-on se risquer dans la société sans s'y perdre et à quelles conditions ? Dieu nous fait-il agir, peut-on se risquer dans la foi sans s'y perdre et à quelles conditions ? La question du rapport entre l'identité personnelle et l'identité chrétienne est de prime abord posée en forme de "je" : Comment puis-je être chrétien et prendre ma place dans le monde ? Jusqu'où peut-on gérer les compromis ?

Derrière ces questions, se profilent évidemment d'autres questions : Qu'est-ce qu'être chrétien aujourd'hui ? « *Je viens chercher des repères, en un mot je viens me catéchiser...* » exprime ainsi l'un d'entre eux lors d'un bilan de week-end. À quelle place suis-je appelé ? Quelle marge de manœuvre entre ce qui m'est possible et ce que je souhaite ? Mes souhaits eux-mêmes sont-ils libres ? Bref, toutes ces questions que nous nous sommes nous-mêmes

posées à cet âge. Il me semble pourtant que nous doutions moins, au départ, de notre identité et de notre capacité à dire "je". Par exemple ce n'est pas tant de "la Foi" qu'ils doutent mais de **leur** foi. Il me semble que cette façon de poser la question de l'identité marque pour eux la question de la tradition et qu'ils semblent chercher à s'inscrire dans la tradition chrétienne comme un rattachement à une racine identitaire. Ainsi dans la liturgie, ils recherchent souvent au départ à s'inscrire dans le cadre fixé par la liturgie officielle et ne semblent pas avoir besoin de renouveler cette tradition qu'ils découvrent en même temps qu'ils cherchent à se l'approprier. Ils ne possèdent d'ailleurs pas les clés et les codes culturels qui leur permettraient d'être inventifs et fidèles à la fois.

En lien avec cette question du sujet, question éthique par excellence, ils formulent souvent la question du choix : « *Comment choisir où plutôt comment renoncer ? Ne pourrait-on tout faire ?* » ; « *Pourquoi enraciner nos choix en Dieu ?* ». Assez rapidement vient alors la question de Dieu formulée assez



radicalement : « *Quoi entre Dieu et nous, entre le Christ et nous ? Dieu nous parle-t-il ? Où ? Comment lui parler ?* »

La question de la prière vient toujours de façon récurrente, mais souvent sous forme implicite et inchoative. Ils aiment beaucoup les prières liturgiques et par dessus tout, les longs silences dont le contenu reste parfois mystérieux pour nous.

Enfin la question du mal et de la souffrance, qu'ils ont parfois déjà éprouvés eux-mêmes, vient toujours comme une butée. Elle est liée au thème de la culpabilité et du pardon. Ce qui me paraît neuf en ce domaine, c'est que justement cette question de la culpabilité ne s'exprime que très rarement directement, comme si le sentiment de culpabilité lui-même était tabou. On parle plus facilement de pardon, même si c'est plus souvent comme quelque chose que l'on accorde et non comme une démarche réciproque associant pardon à soi-même et pardon à l'autre.

C'est sans doute pour cela que le thème de la filiation, qui creuse toutes ces questions,

est un thème que je m'efforce de creuser dans ce travail de lecture biblique avec eux. Il se trouve que notre tradition est particulièrement riche sur ce thème dans les deux testaments, et que ce thème traditionnel, me semble-t-il, est en même temps tout à fait contemporain.

### Conclusion : l'Église ?

L'Église ne les intéresse a priori que pour répondre à ces questions. C'est par les rassemblements de croyants qu'ils accèdent à la conscience d'appartenir à un peuple et qu'ils perçoivent que cette appartenance concerne bien leur quête d'identité et de liberté.

Ils recherchent ainsi des lieux pour (je cite) :

- retrouver d'autres jeunes qui sont dans la même démarche qu'eux ;
- avec qui ils peuvent réfléchir si ça veut dire quelque chose d'être croyants aujourd'hui ;
- se préciser en quoi ils croient et en quoi ils ne croient pas ;
- réaliser des choses ensemble, expérimenter qu'on peut être acteurs ensemble.



Ils recherchent des lieux où vivre cette expérience qui tient compte de leur approche subjective, de leurs souhaits de s'inscrire dans une tradition et d'y trouver une identité.

J'ai moi-même la conviction que le fonctionnement de l'Église telle que nous l'avons connue en Occident ces dernières années ne durera plus bien longtemps et que nous sommes trop engagés dans la transmission de ce que nous avons reçu pour percevoir ce qui naît. Alors que ces jeunes semblent encore s'attendre à trouver l'Église déjà là qui leur convienne, j'ai la certitude que ce sont eux qui construiront ensemble les communautés que le Verbe suscitera. Il me semble que seul le partage de la Parole pourra permettre de faire vivre cette communauté. Mais cela ne se fera qu'à condition d'écouter la voix des prophètes et de veiller à respecter le texte lui-même comme figure de l'Autre. On ne doit pas se servir de l'Écriture pour illustrer ce dont nous sommes convaincus à l'avance, en le citant hors de son contexte. Non, la Parole ne doit pas être ma-

nipulée. Le texte est porteur d'un double témoignage : il nous rappelle à la fois que rien n'est transmis sans que des hommes n'inscrivent leur foi dans leur vie, dans leur temps, et que pourtant, ce qu'ils cherchent à incarner dépasse ce temps et ces lieux. Ainsi je crois qu'en permettant à d'autres de se saisir ensemble de l'Écriture et de se laisser saisir par celui qui est "la Parole", nous faisons notre travail de passeur de témoins plus sûrement qu'en leur léguant les formes que nous avons bâties.

\*  
\*            \*

### ÉPILOGUE :

En guise d'épilogue, je vous livre quelques réflexions sur ce que je perçois de l'attente des jeunes vis-à-vis des générations précédentes et sur ce qu'exige la position de "transmetteur", liée à la fonction d'intervenant dans ces parcours que j'occupe depuis près de dix ans :



## *Oh mort ! Où est ta victoire ?*

### Epilogue :

Ne soyons pas des hommes de mort...

De la Genèse à l'Apocalypse, des plus anciens proverbes aux plus récents versets des évangiles, naît et s'épanouit ce cri : contrairement à ce que voudraient nous faire croire les apparences trompeuses et nos artères vieillissantes, le Mal n'est ni premier ni dernier. À l'origine comme à la fin : le Souffle, la Parole, le Verbe... La Vie reçue et transmise... Comment transmettre cette vie si nous ne la recevons ? Comment devenir des pères, si nous ne devenons des fils du Père ?

Saint Augustin ne découvre-t-il pas au cœur de la violence et du désir de l'Homme que tout est grâce ? Saint Thomas n'a-t-il pas réagi au pessimisme néo-augustinien ? Saint Jean de la croix ne découvre-t-il pas qu'au-delà des ors funéraires, au cœur même de la nuit, siège la lumière ?

Non, le Mal, la Mort n'est pas au cœur... Elle est Passage !

L'acte d'amour, la "petite mort", est bien perte de soi et abandon sans retenue au désir

qui nous traverse et qui nous blesse, mais c'est pour la Vie !

### *"Ephata"*

Ne soyons pas des hommes fermés...

L'homme de la Bible pensait que la vie ne vient à chaque instant que si le "Souffle" nous traverse. Par nos oreilles, nos yeux et nos narines, qu'il nous pénètre jusqu'au cœur et qu'il jaillisse en mouvement du corps et en souffle "rendu", en paroles d'homme pour ses frères, afin de rendre Gloire à Dieu.

Si nous cherchons à retenir notre souffle, nous mourrons !... Ne nous crispions pas sur notre "Mission" : Comme Elie à l'Horeb, allons au cœur de la nuit de la caverne, mais pour en sortir et nous tenir "au seuil". Voilons notre visage pour briser la fascination du regard qui saisit instantanément le visible hors la médiation du temps et de l'articulation fastidieuse de la parole, sortons de la fascination de la violence !... Alors nous pourrions peut-être entendre le murmure du silence, le souffle léger où Dieu se tient caché au cœur de l'homme !

***"Je t'ai vu sous le figuier..."***

Ne soyons pas des hommes crispés...

Encore une fois, pour que l'homme soit fécond, il doit laisser filer la vie... Comment devenir pères si ce n'est par nos enfants ?... "Ils nous poussent" dit la sagesse populaire !

Comment devenir "maître" si ce n'est par nos disciples ?... Comment guider les pas de ceux qui "suivent" sans les admirer dans ce qui fait leur force, leur vie ? Comment transmettre autrement qu'en étant témoins de ce que l'Esprit a déjà fait, qu'en partageant l'amour du père pour ses deux fils et qu'en ayant la prodigalité du semeur !

***"Qui a touché mon vêtement ?"***

Ne soyons pas des hommes de profondeurs...

Ne nous enfermons pas aux pièges de nos souhaits. Allons plus loin encore, à l'intime de nos désirs, là où l'on se reçoit de l'Autre.

Soyons des hommes de "surface", des hommes de "peau" !... Le sculpteur Rodin disait que la vraie profondeur n'est pas à chercher ailleurs que dans la surface de la peau où elle se donne à voir et à toucher, au lieu qui est seuil de la relation. Laissons-nous toucher par les gestes des hommes qui viennent après nous.

Voilà qui parle d'Espérance !

# L'incompréhensibilité de Dieu (suite)

Présentation  
par  
Jean-Marie PLOUX

O n ne peut pas dire que le style des ouvrages de saint Thomas en fasse des œuvres très agréables à lire ! Pourtant, sur le thème de l'*Incompréhensibilité* de Dieu, il est difficile de ne pas lui donner la parole... Rappelons que Thomas est né en 1225, près du bourg d'Aquino, en Italie, qu'il a choisi, à dix-neuf ans, d'entrer dans l'ordre des frères mendiants fondé dans le midi de la France par l'espagnol Dominique de Guzman, et récemment implanté à Naples (1231). Disciple d'Albert le Grand entre 1240 et 1248, il devient maître en théologie et partage son temps entre les universités de Paris, Cologne et Rome. Il meurt en 1272 en se rendant au Concile de Lyon où il avait été requis comme expert. Ce qui n'empêchera pas qu'il soit condamné par les Maîtres théologiens de Paris en 1277... et canonisé en 1323. Toute sa pensée est consacrée à penser l'articulation du domaine de l'homme et de la réalité de Dieu. Et, sur ce chemin, il s'affronte à la pensée d'Aristote réintroduite en Occident par les penseurs arabes en particulier Averroès (Ibn Ruchd 1126-1198).

Pour faciliter (?) les choses, essayons de résumer la position de fond de Thomas d'Aquin.

Pour lui, l'homme est orienté vers Dieu qui est comme son aimant et sa finalité car il est la condition de son bonheur et de sa béatitude éternelle. En effet, Dieu a créé l'homme pour qu'il soit heureux. Tout homme est donc *capable de Dieu*. Et cette capacité se traduit en sa nature d'homme par un désir de voir Dieu, de connaître Dieu. À lire saint Thomas on peut avoir le sentiment que la connaissance de Dieu est une affaire d'intellectuel et qu'elle ne concerne que l'intelligence. Le mot d'*intellect* y prête, qui traduit le *noûs* des Grecs et que les classiques du xvii<sup>e</sup> siècle appelleront l'*entendement*. En réalité il faut comprendre là, la partie la plus intime ou la plus haute de l'homme, celle par laquelle il est le plus proche de Dieu, celle par laquelle il participe de Dieu qui lui donne l'être, l'existence, la liberté et toutes choses qui font son humanité. Cependant l'homme reste dans cette vie tributaire de sa condition de créature terrestre. Il ne saurait donc voir ici bas Dieu en son essence. Car, malgré cette participation, il y a une distance infinie entre le Créateur et l'homme qu'il a créé. Le désir inscrit en l'homme, comme une trace en creux de Dieu, ne peut être comblé que par la grâce de Dieu. En effet la connaissance de Dieu se fait par l'amour et dans l'amour reçu de Dieu, à condition que l'homme accepte de s'ouvrir à lui. C'est pourquoi on a pu dire que l'homme était habité par un désir naturel du surnaturel.

Signe de temps nouveaux, saint Thomas commence par rappeler la non-évidence de Dieu. Et bien qu'il admette que l'homme puisse connaître Dieu par l'exercice de la raison humaine et l'exercice de la philosophie, sans quoi il ne serait pas capable de Dieu, Thomas justifie la révélation, c'est-à-dire le recours à l'Écriture, pour « *le motif que l'homme est destiné à atteindre Dieu selon que Dieu dépasse notre compréhension rationnelle ; car, dit le prophète, "l'œil n'a point vu, ô Dieu, en dehors de toi, ce que tu as préparé à ceux qui t'aiment"*. » Nous sommes à la toute première question du premier article de la première partie de la Somme théologique. À la suite de quoi, Thomas traite de l'existence et de l'être de Dieu...

À la question 12, il revient sur la connaissance de Dieu. « *Comme la faculté intellectuelle créée n'est pas l'essence divine elle-même, il reste qu'elle soit une similitude participée de cet intellect premier. De là vient qu'on appelle la puissance intellectuelle créée une certaine lumière, une lumière intelligible, comme émanant de la première lumière, soit qu'on l'entende de la puissance naturelle, soit qu'on la comprenne de quelque perfection surajoutée, dans l'ordre de la grâce ou de la gloire. Il est donc requis pour voir Dieu qu'une certaine ressemblance ou image de Dieu soit en nous en ce qui concerne la faculté de connaître, ressemblance par laquelle l'intellect est capable de voir Dieu. Mais à l'égard de la chose vue, qui doit être unie d'une certaine manière au sujet qui voit, il ne se peut pas que*

*l'essence de Dieu soit vue au moyen d'une image créée. »*

1<sup>ère</sup> Partie, Question 12, article 2.

La question est poussée à l'article quatre :

*« Une intelligence créée (ange ou homme) peut-elle, par ses seules forces naturelles, voir l'essence divine ? »* Et comme saint Paul (Rom 6, 23) dit que *« Le don de Dieu, c'est la vie éternelle »* et que Jean (Jn 17, 3) affirme : *« La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous, seul vrai Dieu »* Thomas conclut qu'*« il est impossible qu'un intellect créé, par ses seules forces naturelles, voie l'essence divine. Car la connaissance se produit par la présence du connu dans le sujet connaissant, et le connu est dans le sujet connaissant selon le mode de ce sujet, de sorte que la connaissance, en chaque être, répond à sa nature. Si donc le mode d'existence d'une chose connue (ici, Dieu) excède le mode d'existence qui appartient à la nature du sujet connaissant (l'homme), il est inévitable que la connaissance de cette chose dépasse la nature de ce sujet-là. »*

D'où le texte de l'article 6 : *« La faculté de voir Dieu n'appartient pas à l'intellect créé selon sa nature ; elle résulte de la lumière de gloire (L'amour donné par Dieu), qui établit l'intellect dans une sorte d'état déiforme. Dès lors l'intellect qui participera davantage à cette lumière de gloire est celui qui verra Dieu plus parfaitement. Et celui qui participera le plus à la lumière de gloire est celui qui a le plus de charité (L'amour*

de l'homme pour Dieu et son prochain) ; *car plus grande est la charité, plus grand est le désir, et le désir rend d'une certaine manière l'être qui désire apte et prêt à recevoir l'objet désiré.* » (On retrouve ici le thème développé par Grégoire de Nysse, et déjà par le Cantique des cantiques, d'un amour qui répond à un désir et qui l'avive pour un amour plus grand encore...)

S'ensuit-il que Dieu soit compréhensible ?

Saint Thomas maintient que même dans la vision béatifique, l'homme ne peut *comprendre* Dieu, du moins si l'on entend le verbe au sens strict. En effet s'il s'agit de « *l'inclusion d'un objet dans le sujet qui comprend, Dieu n'est compris d'aucune manière ni par l'intellect, ni par aucun autre pouvoir ; car, infini il ne peut être inclus dans rien de fini, et rien de fini ne peut le saisir d'une prise infinie comme lui-même.* » Mais on peut entendre le mot *comprendre* « *comme s'opposant au mot poursuite ; car celui qui atteint quelqu'un, le tenant désormais, est dit l'avoir appréhendé ou le comprendre. C'est ainsi que Dieu est compris, ou embrassé par les élus, selon ce mot du Cantique : "Je le tiens, je ne le laisserai pas aller." [...] La compréhension est alors l'un des trois privilèges de l'âme, correspondant à l'espérance comme la vision à la foi et la jouissance à l'amour de charité.* » 1<sup>ère</sup> Partie, Question 12, article 2.

Si l'essence de Dieu échappe à la compréhension de l'homme dans la vision béatifique, à plus forte raison en sa condition terrestre :

« *En remontant à Dieu à partir de ses effets, nous ne pouvons pas connaître la nature divine telle qu'elle est en elle-même, de telle sorte que nous sachions ce qu'elle est ; nous ne pouvons procéder que selon la méthode d'éminence (= pousser à l'infini ce qui est qualités en l'homme), de causalité (= à partir de la création et des créatures se représenter le Créateur) et d'élimination (= nier en Dieu tout ce qui pourrait être anthropomorphisme : imaginer Dieu en fonction de l'homme). Et c'est de cette façon que le mot Dieu signifie la nature divine ; car il est destiné précisément à désigner un être qui est au-dessus de tout, qui est le principe de tout, qui est retiré de tout. C'est un tel être que tous entendent désigner quand ils nomment Dieu.* »  
1<sup>ère</sup> Partie, Question 13, article 8. <sup>1</sup>

Quant à la voie négative, c'est dans la *Somme contre les Gentils* que Thomas en parle le mieux :

« *Après avoir montré qu'il existe un premier être auquel nous donnons le nom de Dieu, il nous faut rechercher quelles sont ses qualités.*

---

1. Tous les textes sont extraits de la *Somme théologique*, traduction de A. d. Sertillanges, dans l'Édition de la Revue des Jeunes, Desclée et Cie, 1926.

*C'est dans l'étude de la substance divine que l'usage de la voie négative s'impose avant tout. La substance divine, en effet, dépasse par son immensité toutes les formes que peut atteindre notre intelligence, et nous ne pouvons ainsi la saisir en connaissant ce qu'elle est. Nous en avons pourtant une certaine connaissance en étudiant ce qu'elle n'est pas. Et nous approchons d'autant plus de cette connaissance que nous pouvons, grâce à notre intelligence, écarter plus de choses de Dieu. Nous connaissons en effet d'autant mieux une chose que nous saisissons plus complètement les différences qui la distinguent des autres : chaque chose possède un être propre qui la distingue en effet de toutes les autres. [...] Si nous affirmons par exemple que Dieu n'est pas un accident, nous le distinguons par là-même de tous les accidents. Si nous ajoutons ensuite qu'il n'est pas un corps, nous le distinguons encore d'un certain nombre de substances ; et ainsi, progressivement, grâce à cette sorte de négations, nous le distinguons de tout ce qui n'est pas lui. Il y aura alors connaissance propre de la substance divine quand Dieu sera connu comme distinct de tout. Mais il n'y aura pas connaissance parfaite, car on ignorera ce qu'il est en lui-même.»*  
Livre premier, chapitre 14. <sup>2</sup>

---

2. Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils*, Traduction : R. Bernier, M. Corvez, M.-J. Gerlaud, F. Kerouanton et L.-J. Moreau, Éditions du Cerf, 1993.



Jean-Claude GUILLEBAUD

# La refondation du monde

Éditions du Seuil, sept. 1999.

**L'**humanité est talonnée par la nécessité de se fonder pour vivre. » Guillebaud met cette citation en exergue de son livre. Il manifeste ainsi le sens de la démarche qu'il entend poursuivre avec son lecteur.

Son constat de départ est sévère pour "l'idéologie du monde" : « célébration de performances quantifiées, complaisance pour le

relativisme, fétichisation de l'individu désaffilié. Est-ce ainsi que le futur s'annonce ? Faut-il nous résigner à la fin des pensées totalisantes, au règne versatile de la "démocratie d'opinion", aux pesanteurs du tout marché ou de la technoscience, à la raideur du droit substituée aux croyances collectives, à l'évanouissement définitif des utopies et de l'espérance ? Derrière ce bric à brac nous pres-

sentons des formes nouvelles de domination, des inégalités faisant retour, un principe d'humanité qui fait naufrage ; mais ces menaces nous trouvent désarmés. Nous ne savons plus comment y faire face. nous avons du mal à seulement les analyser. Le sol se dérobe. Rarement il nous a semblé plus urgent de retrouver un peu de terre ferme. Refondation, en effet. » (p. 10)

Guillebaud écarte les malentendus possibles. Les attitudes de moralisation, ou de nostalgie. L'illusion de pouvoir fonder un humanisme sur le droit seul. Il constate que la connaissance suppose la spécialisation des chercheurs, et de ce fait la parcellisation du savoir. Mais il ne se satisfait pas du discours "vide" de celui qui récusé pour des raisons de fond, toute démarche globalisante. Car cela conduit au nihilisme, au désengagement citoyen, à la désertion devant les formes nouvelles de la domination ou de l'iniquité.



Nous voilà donc conviés à la recherche des fondements d'un humanisme possible pour aujourd'hui. Cela doit commencer par un regard sans complaisance sur le siècle qui s'achève. Cette lecture est passionnante et éclairante pour notre gouverne, car elle fait ressortir le poids de "l'opinion majoritaire" dans la manière de vivre les événements successifs qui ont marqué ce siècle. Aucun d'entre nous n'est à l'abri de cette soumission inconsciente à la "vulgate dominante". « *Au bout du compte, cette défaillance du sens critique nous renvoie aux réflexions de François Furet sur l'énigme historique qu'aura constituée, tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, le ralliement de la presque totalité des intellectuels occidentaux à l'un ou l'autre des deux totalitarismes.* » Et Guillebaud ajoute : « *Pourquoi en irait-il autrement pour le troisième ?* » (p. 80)

Ce troisième totalitarisme, c'est celui qui a commencé à sévir à la suite de l'effondrement du mur de Berlin. « *La contamination progressive des rapports sociaux par le marché.* » « *La logique marchande repose sur une sorte d'imposture fondamentale. On feint de récuser tout dogme, toute croyance collective, tout embrigadement de l'esprit, au profit d'une liberté de conscience individuelle et d'un "polythéisme des valeurs" libérateur. La modernité fait même de ce pluralisme désenchanté son principe fondateur. Notre liberté viendrait du renvoi des croyances à la seule sphère privée. En réalité, la tyrannie de la rationalité marchande est à l'opposé de cette prétendue liberté. Elle impose de facto une valeur unique, collective, impériale, virtuellement destructrice de toutes les autres.* » Et Guillebaud n'hésite pas à dénoncer là un « *fondamentalisme de fer* ». (p. 76)

Contemporains anxieux d'une réalité qui demeure impensée, nous sommes aujourd'hui devant une immense rupture historique, comparable à rien de connu, et nous ne pouvons escompter en aucune façon la restauration de quelque ordre ancien.

Pas de restauration possible, mais affiliation nécessaire. « *Sans discours fondateur, pas de vie humaine. Sans affiliation à une histoire, sans transmission d'une conscience et d'un langage hérité, pas d'humanisation véritable.* »

« *Il faut donc se tourner – résolument – vers les origines. Quelles sont les nôtres ?*

*Le prophétisme juif nous a légué une représentation du temps qui fonde l'idée de progrès.*

*Du christianisme nous viennent tout à la fois le concept d'individu et d'aspiration à l'égalité.*

*La Grèce a inventé la raison.*

*L'hellénisme des premiers siècles*

et Paul de Tarse ont fixé une certaine figure de l'**universel**.

*Le message judéo-chrétien, enfin, recueilli et laïcisé par les Lumières, a débouché sur une conception de la justice qui met à distance le sacrifice et, avec lui, la vengeance. Sur chacun de ces héritages rôde un péril.*

*Je ne crois pas qu'il soit imaginable.* » (p. 89)

Toute la deuxième partie du livre de J.-Cl. Guillebaud va consister en une présentation de ces valeurs fondatrices, de leur généalogie et de leur mise en péril aujourd'hui. Puis l'auteur évoquera dans une troisième partie un "rendez-vous avec le monde".

À mes yeux, cette lecture donne beaucoup à penser dans plusieurs directions : Affermissement de notre sens critique. Conscience de la richesse que nous portons et de la chance que cela représente pour

l'humanité. Solidarité profonde mais aussi responsabilité commune avec le Judaïsme, qui nous oblige constamment à vérifier notre propre foi. Même si elle est d'un autre type, responsabilité commune à vivre aussi avec l'Islam. Dialogue non moins nécessaire et réciproquement nécessaire entre ceux qui se rattachent aux deux composantes essentielles de cet héritage, le filon judéo-chrétien de la foi, le filon hellénique de la raison, relayé par la philosophie des lumières.

Par ailleurs, cette lecture nous engage à réfléchir beaucoup plus radicalement à la foi elle-même. Car si l'héritage des valeurs en est un fruit, on sait assez que ces valeurs peuvent se laïciser et n'avoir plus aucune relation avec leur source. C'est donc cette relation vivante entre l'arbre et son fruit qui est à approfondir. Sinon nous en restons au constat de Maurice Bellet cité par J.-Cl. Guillebaud : « Nos

*vies collectives ne reposent plus que sur des "reliquats spirituels", des gisements, que rien ne renouvelle plus.* » (p. 14) Il est inutile de dire que cela engage les communautés chrétiennes à vérifier leur propre fidélité dans leur manière de vivre leur héritage. Et on pense à des réformes substantielles dans l'ordre de l'autorité et de l'égalité en leur sein. Enfin, c'est la justesse même de notre positionnement dans la proposition de l'héritage chrétien qui doit être considérée. J'ai aimé cette citation de Levinas, qui devrait nous aider à trouver cette juste manière : « *le monothéisme... est le don, peut-être surnaturel, de voir l'homme semblable à l'homme sous la diversité des traditions que chacun continue* » (p. 128). Ne sommes-nous pas en cela aussi les héritiers d'Israël ? ■

Présentation de Jean Deries  
Echirolles, 15 décembre 1999

# L'Apocalypse

plus loin que la terre (Ed. ACGF, 1999, 40 F.)

Paul COLLET

prêtre de la Mission de France

**D**ans l'imaginaire occidental, l'apocalypse est devenue synonyme de catastrophe absolue. À la veille du troisième millénaire, les voyants se multiplient, qui manipulent les angoisses séculaires. Fruit de la lecture commentée de l'Apocalypse avec des équipes de l'ACGF, ce petit livre invite au contraire à un discernement patient et plein d'espérance pour le Royaume qui vient. Une militante exprime sa découverte : « *Je me suis retrouvée en tant que femme, mère, dans l'image de mettre un enfant au monde avec tout ce que cela comporte de peines et de joies.* » Une autre résume ainsi le message : « *Dieu attend une réponse à l'amour qu'il éprouve pour l'humanité* ». En dévoilant ainsi la richesse d'un texte réputé difficile, Paul Collet nous fait un beau cadeau, à offrir.

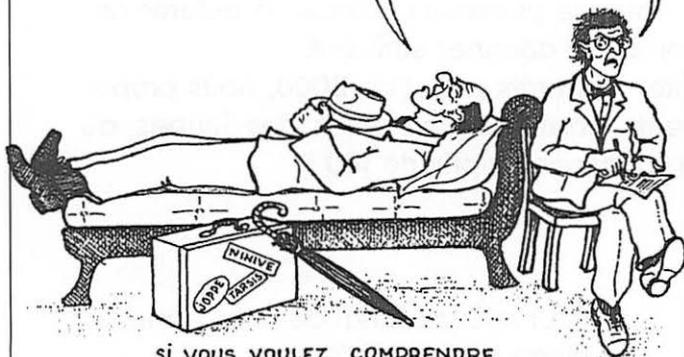


U N A L B U M À O F F R I R

JE M'APPELLE JONAS, FILS D'AMITTAÏ  
JE CONNAIS BIEN YAHVÉ, C'EST POUR ÇA QUE  
J'AI VOULU FUIR LOIN DE NINIVÉ OÙ IL VOULAIT  
M'ENVOYER... APRÈS QUELQUES PÉRIPÉTIES EN MER...  
QUI M'ONT DÉGOUTÉ À JAMAIS DU POISSON... JE SUIS  
QUAND MÊME ALLÉ À NINIVÉ QUI, GRÂCE À MOI ET  
CONTRE MON GRÉ, A ÉTÉ SAUVÉE DE LA DESTRUC-  
TION ... ENSUITE YAHVÉ M'A FAIT LE COUP  
DU RICIN .. ALORS ÇA, J'AI PAS  
APPRÉCIÉ DU TOUT...  
VOUS COMPRENEZ ?..

HEU...  
PAS VRAIMENT...  
ESSAYEZ DE REPRENDRE  
DEPUIS  
LE COMMENCEMENT...

# JONAS LE PROPHÈTE



SI VOUS VOULEZ COMPRENDRE  
ACHETEZ OU FAITES-VOUS OFFRIR L'ALBUM :

C'est le texte biblique illustré par Louis FONTUGNE, prêtre de la Mission de France en Algérie, et préfacé par le Père Henri TEISSIER, archevêque d'Alger.

L'album est disponible à :

Bernard BOUDOURESQUES  
Mission de France - BP 101  
94170 Le Perreux-sur-Marne

Prix : 45 F (franco de port)  
40 F l'unité à partir de 10 exemplaires.  
Chèque à l'ordre de "Mission de France"

# Amies et Amis, bonjour

**Quand vous nous envoyez un chèque postal ou bancaire en règlement de votre abonnement, pensez à nous joindre le bulletin ci-contre bien rempli. Vous faciliterez notre tâche.**

**Comme toute revue, nous ne pouvons continuer à assurer notre service sans un nombre d'abonnés suffisant. Plutôt que d'augmenter nos tarifs pour l'an 2000, nous proposons des abonnements promotionnels pour des jeunes de moins de 35 ans non-abonnés au prix de 100 F.**

**Aidez-nous. Merci.**

**Pour le Secrétariat de rédaction  
Pierre LETHIELLEUX**